

DAD AUT
CIÓN GEN

[Faint, illegible text on the top portion of the book cover, likely bleed-through from the reverse side.]

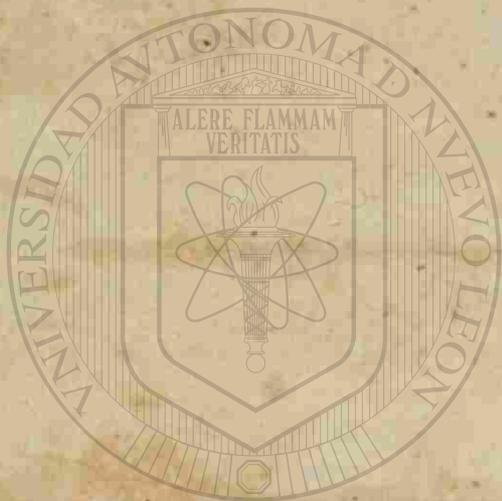
INDIC159M
S2
1833
V.4
c.1

[Faint, illegible text on the bottom portion of the book cover, likely bleed-through from the reverse side.]



1080042458

8#86#188

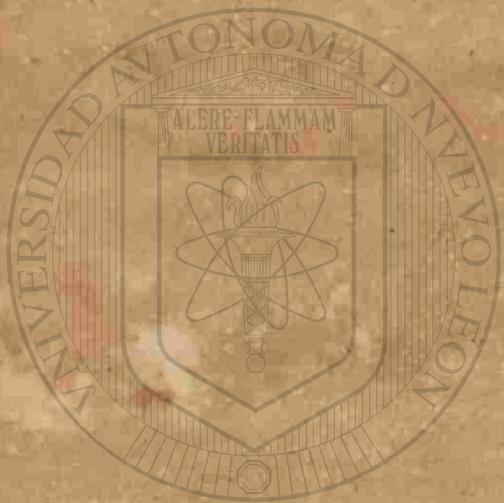


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

M. POPOT,

SOUS L'EMPIRE

ET LA RESTAURATION.



FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA
NUEVO LEÓN

29853



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

M. POPOT,

SOUS

L'EMPIRE ET LA RESTAURATION,

PAR JULES DE SAINT AURE

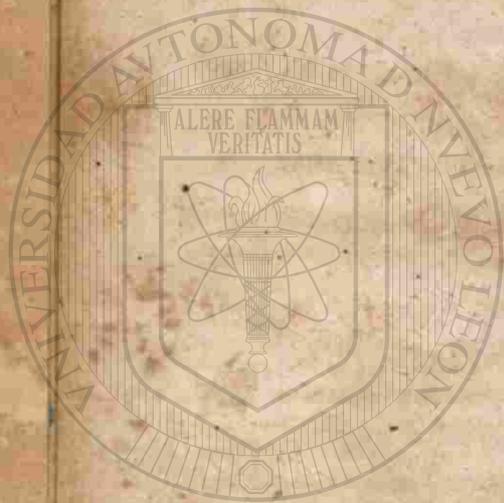
AUTEUR DE L'INCESTE, DU PRÊTRE ET LE MÉDECIN, LA
FAMILLE D'UNE CHORISTE, L'HYGIÈNE DES HOMMES DE
LETTRES, ETC., ETC.

Il y a des gens qui croient se soustraire
au mal que l'on peut dire d'eux, en passant
leur vie à médire des autres.

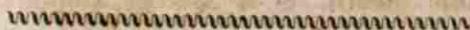
TOME QUATRIÈME.

PARIS.
LECOINTRE, QUAI DES AUGUSTINS.
TANRÉ, RUE DU PAON N° 1.
GOSSELIN, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.
FIGOREAU, PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

1855.



M. POPOT.



CHAPITRE XXV.

De toutes les passions humaines, celles de l'avarice et du jeu sont les seules qui soient sans explication, parce qu'ayant toujours été sans avantage, elles ont toujours été sans objet.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Lorsque la santé de madame Popot fut parfaitement rétablie, le goût des plaisirs et de la parure lui

revint : le pauvre mari ne savait plus auquel entendre ; tous les jours table ouverte, et le samedi, soirée chantante et dansante.

Mon ami, disait-elle à son époux, il faut acheter plusieurs tables de jeu ; l'écarté est l'ame d'une soirée comme il faut.

— L'écarté ! madame Popot..... Hélas ! que sont devenus le joli corbillon, qui met-on ? des jeunes filles, l'amusant loto des grands mères, le nain jaune des vieux maris, le mariage éternel des jeunes veuves, la célèbre bataille des petits enfans, et le jeu d'oie de nos beaux esprits du seizième siècle ? Quels sont ces jeux brillans qui les remplacent au-

jourd'hui ? L'inévitable boston que le ciel, je pense, dans sa colère, inventa pour la damnation des époux qui ne dansent pas ; la bouillote séduisante qui dispense à la fois les joueurs qu'elle accapare d'esprit, de conversation, voire même d'instruction ; la triomphe et le wisk soporifiques ; enfin le sublime écarté, si éminemment économique, amusant et scientifique.

Nos grands pères seraient bien venus vraiment de nous vanter leur piquet insipide ; les joueurs de profession, leurs creps, biribi, trente et quarante, véritables inventions de l'enfer qui ruinent, en une nuit, plus de familles que le luxe de cin-

(4)

quante femmes coquettes en tout un mois.

L'écarté, mon cher époux, est depuis plusieurs années, constamment à la mode ; il plaît à tout le monde. En voici la raison : il n'exige aucun effort d'esprit ; l'on va, l'on vient, l'on rentre, l'on sort.

Quel attrait pour le Français léger ! Les divers joueurs sont tour à tour vainqueurs ou vaincus, sans avoir eu souvent le temps de jouir de leur triomphe ou de s'affliger de leur défaite.

L'écarté, reprit madame Popot, se joue en causant à droite et à gauche ; il admet vingt paris à la fois ; sous ce rapport, il acquiert un inté-

(5)

rêt qu'on cherche vainement dans d'autres jeux. L'écarté, dont ma moralité s'empresse de faire l'éloge, convient aux gens même les plus affairés : le médecin qu'attendent ses malades, l'avocat que réclament ses dossiers, le vaudevilliste qui veut entendre siffler sa pièce, le gros banquier après lequel soupirent vingt courtiers marrons, peuvent se permettre l'écarté dans l'intervalle d'une affaire à l'autre.

Et les femmes, monsieur Popot ! les croyez-vous insensibles aux charmes de l'écarté ? Voyez la jeune Amélie assise à une table de jeu, vis-à-vis du vieux Dermance ; elle est aussi jolie que passionnée pour le

jeu ; le galant vieillard , tout entier au bonheur de contempler cette belle , ne remarque pas la nonchalance avec laquelle Amélie tient ses cartes ; elle est distraite ; serait-ce à cause des combinaisons qu'elle fait au jeu ? Non , c'est à cause de la présence d'un jeune blondin qui , d'une main , badine avec un lorgnon , et , feignant de conseiller la joueuse , baise furtivement sa main blanchette.

— Oui , il est très-plaisant en vérité , reprend M. Popot , d'entendre le vieux Dermance répéter : *Madame , si vous voulez !*

Mais comme cela ne convient pas à ma chère cousine , elle répond à

son joueur : *Je ne le puis , en vérité.*

Vous pouvez ajouter qu'elle lançait , en prononçant ce mot , un regard furtif et malin au jeune blondin , M. Athanase. Je connais beaucoup d'honnêtes femmes à Paris , qui , pour avoir trop souvent figuré à des tables d'écarté , ont couru de plus grand risques encore que votre cousine , et se sont vues forcées de répondre au *si vous voulez* de leur adversaire d'une manière moins dédaigneuse. C'est pour cela que je ne veux pas donner à jouer chez moi.

— Quelle tyrannie ! s'écria madame Popot ; méchant homme , que vous êtes ! je regrette maintenant de n'être pas morte véritablement. ®

— Parbleu madame, je serais plus heureux et un peu plus riche. Car depuis long-temps votre maladie et vos prodigalités ont mis ma caisse à sec.

L'arrivée du cousin Brismiche vint mettre fin à ces fâcheux débats.

— Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc, monsieur Brismiche ? s'écria madame Popot ; comme vous êtes pâle et défait !

— Ne m'en parlez point ; je viens d'apprendre une nouvelle funeste pour vous et pour moi ; aujourd'hui grand, demain petit ; hier pauvre, aujourd'hui riche, voilà le train du monde ; la bascule est l'image de la vie ; l'un monte, l'autre descend ;

celui-ci tombe, celui-là s'élève. Pas de bien sur terre qui ne soit produit par un mal.

— Explique-toi mieux, cousin, reprit M. Popot, je ne te comprends pas.

— Voici le fait : ce matin, je rencontre un mien ami d'enfance, Oscar Cornichet ; ses traits sont méconnaissables, un chagrin profond semble miner son existence ; je lui serre la main, une larme s'échappe de ses yeux ; je devine une confidence ; son cœur, jadis ouvert au mien, a besoin encore d'épanchement. Cornichet, comme vous savez, avait hérité d'un hôtel dont le revenu n'était pas moindre de vingt cinq mille francs.

— Eh bien ! après... car tu me fais mourir d'impatience, répliqua Popot.

— Cousin, on s'ennuie donc d'être riche ! on se lasse donc d'être heureux !

— Apparemment, mais tout cela ne me dit pas le sujet de ta visite.

— Vous saurez donc que mon ami Cornichet, lancé dans le monde, fréquentait des capitalistes et notamment des agens de change ; il lui prit un beau jour fantaisie de jouer la rente et d'acheter à prime. Peu de fonds lui suffirent d'abord pour ce genre de spéculation : la fortune semblait le favoriser ; mais bientôt

ses achats s'accrurent au point qu'il fit, en deux ou trois reprises, une perte de cinquante mille écus. Les primes sont exigibles tout de suite : Cornichet hypothèque son hôtel, satisfait l'agent de change et tente de nouveau le sort.

L'individu très officieux qui, du jour au lendemain, avait procuré à mon ami Cornichet ses fonds, était un fils de famille qui, par une singularité bien rare, avait non seulement su conserver la fortune de son père, ex-fournisseur des armées, mais même, par son esprit d'avarice et d'égoïsme, l'avait accrue considérablement. C'était, du reste, un fat bien niais, bien impudent, qui sa-

vait flatter les gens riches et dédaigner les malheureux.

Bref, Cornichet irrité de ses premiers échecs se risque de nouveau sur le conseil de son prêteur en question, et, pour comble d'infortune, une baisse inattendue dans le cours le réduit à l'affreuse nécessité ou de compromettre l'honneur de l'agent de change dont il avait la confiance, ou d'être ruiné tout à fait. Le choix de mon ami Cornichet ne pouvait être douteux; la vente de son hôtel se consomme; l'agent de change jouit alors secrètement du malheur de l'homme dont il convoitait le domaine: le contrat vient d'être signé. A peine Cornichet est

rentré chez lui, comme je l'attendais afin de dîner avec lui (et c'est pour la dernière fois), qu'il se jette près d'une table, cache sa tête entre ses mains et verse un torrent de larmes.

Soudain son impitoyable acquéreur, vêtu avec élégance, se présente et tire mon malheureux ami de la rêverie profonde où il était plongé. Son chapeau sur la tête, sa main gauche appuyée sur sa canne, ses jambes croisées, son binocle aux yeux, il lorgne avec dérision l'infortuné Cornichet et lui dit ce peu de mots: — Mes gens attendent que monsieur nous fasse le plaisir de se retirer.

— Quelle affreuse situation ! s'écrie madame Popot ; j'en pleure comme une biche.

— Et moi, je suis ruiné, répond l'époux ; car dernièrement j'ai fait chez lui un placement qui était ma dernière ressource.

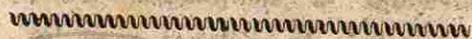
— Sort cruel ! s'écrie le cousin Brismiche ; moi qui espérais occuper une place importante chez mon ami !... Enfin, pour vous finir, c'était bien en vérité le coup de pied de l'âne. Cornichet, sans proférer une parole, se lève, jette un dernier regard sur tout ce qui l'entoure, et entre dans sa chambre à coucher en refermant la porte sur lui ; et quelques instans après nous

entendons la détonnation d'une arme à feu. Je m'élançai pour lui porter secours, il était trop tard : mon ami n'existait plus.

— Mon pauvre cousin, disait Popot, en spéculation comme en politique, en amour comme en affaires, la faute d'un jour cause bien des années de repentir. Femmes à la mode, gens en place, hommes du monde, craignez tous la bascule.

— Ah ! ça, c'est vrai, répondit Brismiche ; en attendant je m'invite à dîner avec vous.

— Volontiers, cousin, asseyez-vous.



CHAPITRE XXVI.

Occupez vous de la vie; vous ne songerez pas à la mort, vous dit l'homme du monde; mais on pourrait lui répondre: Rendez l'une plus douce et l'autre moins repoussante.

Depuis long-temps les physiologistes ont remarqué dans certains individus, auteurs d'assassinats, une

certaine hallucination qui les avait portés au meurtre, et qu'ils ont appelée monomanie homicide. Cette atroce impulsion, cette aveugle fureur, cette soif naturelle de sang humain, dont les annales anciennes ne nous ont pas laissé d'exemple, est une triste découverte de notre siècle. Depuis le meurtre commis par Papavoine, plusieurs exemples sont venus prouver l'existence de cette cruelle maladie.

Avant de raconter la monomanie homicide du jeune Popot, je vais parler de celle d'un cultivateur que j'ai connu à Fontenay-aux-Roses. Il était âgé de soixante ans; ses forces morales et physiques s'étaient assez

bien conservées; il était père de deux enfans dont l'un avait huit ans et l'autre dix. Ses voisins et les autorités du lieu l'avaient toujours connu pour un homme probe, laborieux et intelligent, et l'avaient même plus d'une fois choisi pour arbitre dans des affaires contentieuses d'économie rurale.

L'aisance dont il jouissait fut troublée par de nombreuses pertes; il me parlait souvent de la dureté des temps et de l'élévation des impôts.

La confiance qu'il avait dans les prêtres de son village et sa ferveur religieuse diminuèrent insensiblement; cependant il en avait quelquefois des remords et il alla rendre

quelques visites au curé d'une commune éloignée, lequel croit avoir remarqué en lui un certain désordre de facultés intellectuelles, circonstance dont néanmoins ses voisins déclarent ne s'être pas aperçus. Les personnes qui vivaient avec lui, sous le même toit, affirment aussi qu'elles n'ont jamais eu à se plaindre de lui; il montrait pour ses enfans la même tendresse; seulement il traitait sa femme avec un peu moins de douceur.

Cependant l'inquiétude que lui causa le dérangement de ses affaires domestiques fit naître en lui des accès d'un morne désespoir, pendant lesquels il déplorait le sort temporel

et éternel de ses jeunes enfans ; leur salut spirituel formait surtout l'objet de sa sollicitude. Un voisin avait eu des torts réels envers lui ; son inimitié contre lui s'accrut singulièrement ; il voulut voir en cet homme le principal auteur de ses maux ; il l'accusa d'avoir voulu corrompre ses enfans, ses domestiques, il eut plusieurs altercations avec lui et proféra même quelques menaces contre sa vie.

Depuis un an, le père Chevillon avait pris à son service un valet de ferme qui jouissait d'une bonne réputation ; mais bientôt il l'accusa de négligence, de paresse ; il lui reprocha de lui avoir fait faire des dépenses inutiles et de fréquenter le

voisin son ennemi. Chevillon prit ; en conséquence, la résolution de le renvoyer au terme d'usage ; il l'en prévint à temps et le paya, sans s'être jamais permis la moindre violence à son égard. La veille du départ, il ne lui fit aucun reproche, et cette journée se passa tranquillement, sans qu'on ait pu remarquer chez lui la moindre altération sensible ; il se coucha plus tôt que de coutume et ne se déshabilla pas, comme cela lui arrivait quelquefois, quand il ne se sentait pas à son aise.

Le lendemain, il fut plus matinal que d'habitude ; il fuma sa pipe et ce fut dans ce moment, ainsi que la sincérité de ses déclarations ne per-

inet pas d'en douter, que, l'idée remplie du tort que lui avait causé le valet de ferme qui allait le quitter, il conçut un horrible dessein; il s'empara d'un fusil qui était déjà chargé; il vint se cacher contre une armoire devant laquelle le valet devait nécessairement passer; mais celui-ci revint avec les domestiques de la ferme, en sorte que le père Chevillon n'aurait pu exécuter son projet sans risque de frapper une autre personne. Il quitta en conséquence sa place et regagna sa chambre. Là, plus occupé que jamais de son affreux projet, il enlève le couvercle qui fermait une ouverture du plancher, laquelle donnait sur la

salle au-dessous où était la victime vouée par lui à la mort. Il l'ajuste et le malheureux tombe frappé d'une balle dans la poitrine.

Sans s'occuper des cris que jetaient les personnes présentes, sans répondre aux interpellations que celles-ci lui adressaient, il se rend tout de suite dans la chambre de ses enfans, s'empare d'un marteau et assomme son fils qui dormait: il s'approche du lit de sa fille; les supplications, la faible résistance de cette enfant ne l'empêchent pas de lui asséner plusieurs coups sur la tête, jusqu'à ce que, tombée sans connaissance, elle parut morte.

Quand le maire du village lui

reprocha l'atrocité de son action et le blâma surtout de ne pas s'être laissé attendrir par les prières de sa fille ; il répondit que , destiné par le meurtre du valet de ferme à périr sur l'échafaud , il avait pensé qu'il valait mieux préserver ses enfans innocens des séductions de ce monde, de celles surtout de son voisin qui déjà avait fait de son fils aimé un joueur, plutôt que de les exposer à manquer leur salut temporel et spirituel. Il a toujours persisté , avec le même sang-froid , dans cette allégation , et souvent il a déploré dans sa prison le sort de sa fille , après avoir appris qu'elle n'avait pas succombé.

Parlons maintenant du fils de notre héros.

Un jour , le jeune Popot voulut voler une montre à un horloger sur le boulevard Montmartre : celui-ci rentre , le surprend , une lutte s'engage ; Popot , armé d'un grand couteau de cuisine , poignarde l'horloger ; ses cris attirent une autre personne qui , voulant saisir le criminel , subit le même sort. Popot est arrêté , on l'interroge ; il répond : — J'étais en train de tuer , et je n'ai pas pu discontinuer.

Puis aussitôt il jette à terre les deux hommes qui le tenaient , prend la fuite , et vient se réfugier dans la maison de son père. Les habitans

du quartier et les locataires de la maison se présentèrent à plusieurs reprises à la porte de la chambre où le jeune Popot s'était enfermé. Il eut plusieurs entretiens assez courts avec eux; mais il refusa toujours d'ouvrir la porte. Il s'habilla très chaudement, ainsi que l'exigeait la saison, prit de l'argent, sa canne et son chapeau, et sortit de la chambre par la fenêtre: il grimpa sur le toit, passa dans un grenier de la maison voisine et prit un petit escalier qui conduisait à la cour d'un loueur de voitures. Là, il fit atteler deux chevaux à un cabriolet, pour le conduire hors de France, et comme il parlait du

meurtre qu'il venait de commettre chez l'horloger, on vint l'arrêter; il fut conduit chez le commissaire de police. Il avoua son crime, sans témoigner le moindre repentir; après avoir fait la déclaration des meurtres qu'il avait commis, il supplia qu'on avançât le moment de son supplice, et, pendant l'instruction, il témoigna plusieurs fois le même désir.

Lorsqu'il apprit, dans sa prison, que l'horloger n'avait pas succombé, il en parla plusieurs fois avec intérêt, mais en exprimant toujours le regret qu'il n'eût pas péri. Le jeune Popot avait désespéré du salut temporel et éternel de ses parens et de lui-même.

Il avait une soif dévorante de vengeance ; il parlait souvent du meurtre de l'horloger, qui précédait celui de son défenseur. Ces divers actes, en un mot, parurent expliquer au médecin un délire partiel, une subversion des sensations affectives ; aussi ne fut-il pas considéré par ses juges comme assassin. On l'enferma dans la maison de santé de Charenton, où, malgré les soins les plus assidus, il succomba au bout de l'année, dans un état de démence très évident.

Quant à mademoiselle Virginie Popot, la nature, ordinairement si régulière, si fidèle aux lois qu'elle s'est imposées dans la reproduction

et l'entretien des êtres, offre quelquefois des exemples très bizarres d'anomalie. Les écarts auxquels elle se livre servent en quelque sorte à expliquer tous ses moyens de combinaisons ; c'est souvent par leur secours que l'homme signale le retour de certains phénomènes dont, sans une première observation, il n'aurait peut-être jamais soupçonné la possibilité. C'est ainsi qu'habitué à voir son espèce se nourrir de substances, pour la plupart mortifiées par la cuisson, il ne devinait guère qu'il pût exister des perversions telles de l'organisme humain, que certains individus vinssent à se nourrir d'herbage crus et grossiers, de

chairs sanglantes et chargées d'immondices ; sous ce rapports, il sera donc curieux de connaître l'histoire de mademoiselle Virginie Popot , tour à tour herbivore et carnivore , actuellement existante.

Cette chère demoiselle est âgée de quinze ans ; elle est idiote , et son développement physique a éprouvé beaucoup de retard. Elle n'a marché qu'à trois ans. Elle n'a jamais parlé ; elle exprime ses besoins , ses désirs , par des cris qui ressemblent beaucoup à un grognement ; elle n'est point sourde ; elle obéit quand on lui commande , paraît assez douce ; quand on la contrarie , elle porte sa fureur contre

elle-même , elle s'égratigne la racine du nez ; ses mains sont toujours en mouvement et sans but ; elle déchire machinalement tout ce qui se présente à elle. Sa taille est moyenne , sa peau est blanche ; l'œil bleu , le front très proéminent et bombé , la bouche grande , les lèvres très épaisses ; sa figure , convenablement colorée , n'a absolument aucune expression ; sa marche est incertaine , comme celle de quelqu'un qui n'est pas bien éveillé ; elle marche volontiers sur les mains et les genoux , et , dans cette attitude , furete partout , flaire et porte à sa bouche tout ce qu'elle rencontre. C'est ainsi que cette pauvre fille aime à trouver

ses alimens plutôt qu'à les recevoir ; elle satisfait les besoins de la nature partout , et sans honte comme sans précaution .

Les alimens qu'elle préfère sont le trèfle , la luzerne , le mouron et le potiron ; viennent après la viande crue et les entrailles d'animaux ; tout ce qui est cuit ne lui convient pas ; elle ne mange du pain que faite de mieux ; elle arrache l'herbe , elle en fait une espèce de botte qu'elle place entre les dents molaires , d'un côté de la bouche , sans se servir des incisives , et broie en remuant les mâchoires . Elle aime beaucoup le vin , mais elle ne boit pas comme les hommes . Accoutumée sans doute à

se désaltérer dans les ruisseaux , elle happe et hume les liquides . La puberté a été tardive chez elle : on assure qu'elle ne distingue pas les sexes . Cette malheureuse , abandonnée en quelque sorte par sa nourrice , prit le goût et les allures des animaux avec lesquels elle vivait ; elle reconnaissait fort bien son chemin pour rentrer à la maison , même à une lieue de distance . Ce fut quand elle eut trois ans que Popot s'aperçut de son goût pour la viande crue ; on avait jeté dans la cour des entrailles de volailles dont elle s'empara et qu'elle disputa à un chien de la maison . Elle passait des heures entières à la halle à la viande ,

et tous les matins elle venait dévorer les trognons de choux au marché aux légumes. Enfin le pauvre Popot, fatigué de toujours courir après mademoiselle sa fille, sollicita et obtint la permission de la placer à l'hôpital des Incurables (femmes.).

— Elevez donc des enfans, pour les perdre aussi malheureusement, répétait souvent monsieur Popot.

Si vous m'en croyez, ma chère amie, nous quitterons le plus tôt possible la capitale, pour aller nous fixer dans une petite ville de province à cent lieues de Paris. Les plaisirs y sont beaucoup moins chers.

— Mon cousin a raison, répondit Brismiche, et avec le peu d'argent

qu'il me reste, je me mets en pension chez vous; nous vivrons tous les trois en bons parens qui s'aiment. Moi, tous les matins, j'irai à la pêche; toi, cousin, à la chasse; et ta femme ira dans les champs faire de l'herbe pour les lapins.

— Ah! grand Dieu! quelle horreur! s'écria madame Popot en lançant un regard furieux sur le cousin; moi, faire le métier de servante! Non certainement, je n'y consentirai pas; à vous entendre, M. Brismiche, l'on croirait que nous sommes ruinés.

Ma foi! peu s'en faut, madame Popot, et j'approuve fort les avis du cousin. Ainsi donc, préparez-vous

à dire adieu pour toujours à vos adorateurs, à vos couturières et à vos marchandes de modes; car je suis bien décidé à m'éloigner de la capitale.

— On voit bien, M. Popot, que vous ne connaissez pas les mœurs provinciales.

— Pardonnez-moi, madame; il fut un temps où toute la France n'était que dans la Cour; un roi (1) disait alors : *l'Etat, c'est moi*. Plus tard, elle fut exclusivement dans Paris et parmi les seuls beaux esprits.

Ceux même qu'avaient vus naître certains villages ignorés s'appliquaient à tourner en ridicule tout ce qui ar-

(1) Louis XIV.

rivait de la province; les préventions étaient telles qu'aucun des génies de la capitale n'aurait voulu croire au bon sens des provinciaux; et cependant il me sera facile de vous donner la liste des noms célèbres qui sortirent des provinces et le relevé de ceux que produisit cette orgueilleuse capitale; par là il serait aisé de démontrer qu'elle doit plus qu'on ne lui doit.

— Vous avez raison, cousin, reprit Brismiche; allons-nous en vivre en province.

— Qui certainement; les révolutions ont changé beaucoup d'idées; mais elles n'ont pas renversé tous les préjugés, et les fatuités de l'em-

pire en ont fait revivre qu'on n'effacera jamais. Elles ont cependant détruit celui dont nous parlons, à l'égard des hommes politiques; la raison en est simple : c'est que le seul département de la Gironde a produit à lui seul plus d'orateurs que Paris; d'un autre côté, les prodiges de l'industrie ont été plus étonnans dans le Lyonnais, l'Alsace et la Normandie, qu'en aucun lieu du monde.

Ce n'est pas trop peut-être que de soutenir que Paris ne l'emporte aujourd'hui que par ses moyens de consommation et par les avantages que présente toujours une grande réunion d'hommes, au milieu de laquelle se trouve place un gouvernement qui

favorise tous les genres de talens, toutes les industries, et attire à lui les hommes par les choses et les choses par les hommes.

— Voilà une vérité frappante, mon cher cousin.

— Vous avez beau dire, messieurs, Paris tiendra toujours le sceptre des modes; il sera sans cesse le siège des grandes fortunes et le centre où viendront briller tous les grands talens et les jolies femmes. Ce n'est pas pour moi que je dis cela, car, Dieu merci, je ne suis point coquette; malgré cela, je n'en tiens pas moins pour ce que j'ai dit.

— Mais hélas ! reprend Popot, que de compensations facheuses !

que de fats, que de sots, que de femmes galantes, de fripons, de mendiants, de Cottins, de Scudéris ! que de bassesse surtout ! que de corruption et de vices !

— Témoin mon ami Oscar Cornichet, qui est défunt, reprit Brismiche, et quiconque connaît bien Paris y vit jusqu'à ce qu'il ait fait fortune, et s'enfuit en province quand il veut être heureux. Qu'en pensez-vous, cousine ?

— Laissez-moi tranquille, monsieur Brismiche, je vous déteste à la mort.

— Écoutez madame ma femme ; voulez-vous la preuve de ce que j'avance ? La voici : Dix parisiens sur

cent quittent la capitale pour se retirer en province ; il n'est pas un provincial sur cent mille qui songe à quitter son pays natal pour terminer ses jours à Paris, et tenez pour certain que celui qui le fait à quelques raisons pour s'ensevelir vivant plutôt que de vivre au grand jour.

— Voyons, belle cousine, soyez raisonnable ! Quel rôle joue l'homme en province, et qu'est-il à Paris ? L'un, honoré de l'estime de ses concitoyens, a sa ligne tracée dès qu'il entre dans le monde tous ses pas sont, comme ses discours, écoutés, sa fortune scrutée, ses opinions inscrites dans tous les mémoires : il

faut qu'il soit lui sous peine de n'être rien.

A Paris au contraire, on ne sait ni d'où vous venez, ni où vous allez; vous avez tous le langage qu'il vous plaît d'avoir. Riche ou pauvre, vous trouvez par tout plus riche ou plus pauvre que vous, et vous n'êtes ni considéré pour votre fortune, ni secouru dans votre détresse.

— Sans doute, reprit Popot, vous pouvez, sans aucun inconvénient, changer d'opinion selon les gens et les circonstances; mais quoi que vous fassiez, vous restez confondu dans la foule et votre avenir dépend uniquement de votre audace ou de la flexibilité de votre épine dorsale.

— Vous avez beau dire, messieurs, mais je suis sûre de mourir de chagrin dans une petite ville de province.

— C'est une idée que vous vous faites, ma belle cousine; car enfin, s'agit-il d'élections? On connaît en province celui qui réclame des suffrages: toute sa vie est là, qui dépose en sa faveur, ou qui s'élève contre lui; ainsi l'électeur et l'élu sont à leur place. Il arrive bien quelquefois que les intrigues d'un préfet, les jalousies de localité, viennent mettre obstacle à de bons choix; il arrive aussi que la timidité ou la peur compromette les intérêts les plus sacrés; mais plus nous entrons dans la voie constitutionnelle, moins ces

dangers sont à craindre ; tandis que Paris ne se garantira peut-être jamais de cette légèreté, de cet aveuglement qui président si souvent à ses choix.

Une grande question d'intérêt public est-elle soulevée, reprit Popot ? Les Parisiens en cherchent aussitôt la solution dans leurs journaux favoris, qui, moyennant quatre-vingts francs par an, sont chargés de penser pour eux. Fort des argumens d'emprunt dont on s'est pourvu, on court à la Bourse, au spectacle, au café ; et c'est dans ces lieux, si peu faits pour provoquer la méditation, qu'on juge de dix manières différentes en une seule journée ce qui, dans les pro-

vinces, fera pendant un mois le sujet de tous les entretiens.

Mais, j'y pense, cousin, que ne sollicitez-vous une place de sous-préfet ?

— Au fait, pourquoi pas ? je connais plus d'un vaudevilliste, voire même des directeurs de spectacle qui ont obtenu ce qu'ils demandaient.

— Eh ! mon Dieu ! ajouta Brise-miche, ce n'est pas la mer à boire ; sollicitez, cousin, croyez-moi ; il n'y a que les honteux qui perdent ; et si par hasard le ministre faisait droit à votre demande, je deviendrais naturellement votre secrétaire particulier.

— Qu'en pensez-vous, ma bonne amie ?

— Je suis de l'avis de Brismiche, et si vous voulez, demain je présenterai votre placet au roi : il est aimable et galant avec les dames, je réussirai, j'en suis certaine. Je lui dirai : Sire, l'épouse de votre fidèle et dévoué serviteur Jacques Popot, supplie Votre Majesté de vouloir bien lui accorder une place dans la magistrature ; mon mari, ainsi que moi, nous vous servirons avec zèle : vous êtes trop bon prince pour me refuser la grâce que je vous demande.

— Ce discours, ma chère amie est tant soit peu biscornu, et en attendant une sous-préfecture, je vais donner congé de notre appartement ;

puis nous irons nous fixer à Versailles ; l'air y est pur, les loyers ne sont pas chers, et les vivres y sont à très bon compte.

— Comment, monsieur Popot, vous avez loué à Versailles, sans m'en prévenir.

— Oui, madame, je vais à Versailles dans l'intention d'y établir un cercle littéraire, à l'instar de ceux du Palais Royal : cela me sera d'autant plus facile que je possède déjà un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes. J'aurai les romans nouveaux et tous les journaux du jour.

— Voilà une idée lumineuse à laquelle je n'avais pas encore songé.

reprit le cousin Brismiche ; je me chargerai de faire les courses de la maison , et , si vous me le permettez , belle cousine , je vous conduirai le matin au parc de Trianon ; le soir je garderai la boutique avec vous. J'espère que voilà de l'amitié , ou je ne m'y connais point.

— Que pensez-vous de ce projet , madame Popot ?

— Je pense que l'un et l'autre vous n'avez pas le sens commun , et qu'il me sera bien cruel , à vingt-deux ans , d'être esclave dans un pays où l'on gèle de froid dans l'hiver , et , par la même raison , où l'on rôtit dans l'été.

— Mais , cousine , vous oubliez

donc qu'il y a spectacle trois fois par semaine à Versailles , et des promenades charmantes dans les environs ; je me charge du soin de vous distraire.

— Madame ma femme , lui dit sérieusement Popot , que mon projet vous plaise ou non , j'ai pris la ferme résolution de l'exécuter ; ainsi donc préparez-vous à faire ce voyage très prochainement ; je vais de ce pas chez le propriétaire pour le prévenir que je déménagerai au demi-terme. En disant ces mots , il prit son chapeau et sortit.

— C'est une horreur ! c'est une abomination ! s'écriait madame Popot ; je vais solliciter la loi du di-

voice pour obtenir séparation de corps et de biens. Vous êtes un tyran, un monstre, que j'exècre depuis long-temps.

Pendant l'absence du mari, le cher cousin employa tous les moyens possibles pour consoler l'épouse éplorée; enfin elle cessa de s'affliger en songeant qu'elle aurait l'occasion de se venger du cher époux en faisant de nouvelles conquêtes dans l'établissement que son mari allait ouvrir à Versailles.

En rentrant chez lui, M. Popot s'empressa de faire mettre un écriteau, et, par un hasard singulier, son appartement fut loué pour être occupé sur le champ. Le cousin

Brismiche passa le jour et la nuit à emballer les livres, tandis que madame Popot était occupée à faire les paquets du linge et de la garde-robe. Le surlendemain à six heures du matin, deux grandes voitures de l'entreprise générale des déménagemens vinrent charger le mobilier. Popot prit un fiacre dans lequel il fit placer des cartons et tous les effets les plus précieux; puis il se rendit à Versailles, accompagné de sa chaste épouse et du cher cousin. En sortant de la barrière des Bons-Hommes, Brismiche mit la tête à la portière et s'écria en regardant Paris: Adieu, canaille; adieu, canards; adieu, badauds!!!!

CHAPITRE XXVII.

Tant qu'il y aura inégalité dans les caractères, il y aura inégalité dans les fortunes; et tant qu'il y aura inégalité dans les fortunes, il ne pourra pas y avoir égalité dans les rangs.

Après bien des contrariétés que monsieur et madame Popot éprouvèrent pendant le voyage, ils entre-

rent dans Versailles à une heure trois quarts, au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs qui déchiraient les nues. Enfin, le fiacre arriva sur la place d'armes par un vent épouvantable. Madame Popot était furieuse contre le cousin Brismiche qui avait eu la maladresse de placer les cartons de ses robes de gaze et ses chapeaux sur l'impériale de la voiture. En effet, il y avait de quoi être irritée, car la pluie était tombée avec tant d'abondance que les modes de madame Popot étaient perdues sans ressource.

— Consolez-vous, ma chère amie, je vous donnerai des robes plus fraîches et des chapeaux charmans,

orsque je serai nommé sous-préfet.

— Dans ce cas, répondit madame Popot, je cours grand risque d'aller long-temps nu-tête et les manches pareilles.

Et pourtant, un mois après son installation, elle donna le goût des modes aux dames de Versailles; mais Dieu sait à quel prix!

Brismiche arriva de chez le propriétaire avec les clefs de la boutique et de l'appartement.

— Allons, cousin, venez visiter notre nouvelle demeure; car désormais nous reposerons tous trois sous le même toit.

Après avoir donné ses ordres pour le soir, madame Popot voulut aller

diner à l'hôtel des Réservoirs, et de là au spectacle; les artistes de l'Opéra - Comique donnaient, ce jour-là, une représentation extraordinaire au bénéfice d'un homme de lettres.

— Y pensez-vous, ma femme, reprit Popot? avez-vous donc perdu la tête? Je ne puis m'absenter de la maison dans un moment pareil; les voitures de meubles vont arriver.

— Eh bien, le cousin Brismiche n'est-il pas-là pour les recevoir?

Vous ferez comme il vous plaira, M. Popot: je veux aller au spectacle et vous m'y conduirez; une fois dans la loge, je vous laisse libre d'aller et de venir toute la soirée; mais je

tiens à assister à cette représentation extraordinaire ; demain, je vous promets de m'occuper des soins du ménage.

— Allons, puisque vous le voulez absolument, je consens à satisfaire votre caprice d'aujourd'hui.

Les époux descendirent la rue des Réservoirs jusqu'au théâtre et vinrent se placer aux avant-scènes des premières, en face la loge du préfet.

Avant de sortir de chez le traiteur, madame Popot avait eu le soin de lisser ses cheveux châtons et très touffus, qui tombaient négligemment sur ses épaules ; ils étaient retenus par une féronnière en bril-

lans. Madame Popot avait de grands yeux bleus, un nez bien fait, une bouche fraîche et vermeille, des dents d'une blancheur éblouissante, un teint de lis et de roses, un bras rond et potelé, une petite main, des doigts, des pieds, une jambe, qui eussent servi de modèle pour la Vénus de Médicis.

Pauvre Popot ! il était loin de se douter que cette soirée devait décider du destin de sa vie entière.

L'orchestre jouait l'ouverture de la pièce quand M. le baron M... et le vicomte B..., secrétaire du préfet, entrèrent dans la loge ; le préfet porta ses regards dans toute la salle et parut frappé des attraits de ma-

dame Popot. Dès qu'elle le vit, elle pâlit et rougit ; un trouble involontaire fit palpiter son cœur ; c'en était fait ; le trait était lancé, elle aimait, et c'était pour toujours. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle engagea son époux à se rendre auprès du cousin Brismiche, prétextant qu'il ne pouvait pas recevoir les voitures de meubles à lui tout seul.

— Je le pense, comme vous, ma chère amie, et je vous quitte pour revenir bientôt.

M. le baron de M... ne put résister plus long-temps au désir de faire confiance au vicomte de son amour pour madame Popot.

— Mon cher, je suis amoureux

comme un fou : tu me connais, c'est t'en dire assez ; mais apprends que je le suis de la plus belle des femmes ; elle doit être aussi la plus aimable ; mon cœur et mon amour me le disent et ne peuvent me tromper : on n'est pas aussi jolie, sans réunir au plus haut degré ce qui peut charmer et séduire. Tu as toute ma confiance, tu la mérites ; je compte sur ton zèle, je dis plus, sur ton amitié, pour découvrir quelle est celle qui m'enchaîne pour jamais et sans laquelle je ne puis plus vivre. Va, cours, vole, et reviens avec la même promptitude rendre à ton ami la paix et le bonheur.

— Monsieur le baron, répondit

le complaisant et serviable vicomte B..., ma vie est à vous ; mon zèle éprouvé tant de fois vous répond de moi ; mais quelle est cette belle ? Où pourrai-je la rencontrer ?

— Que je suis fou ! Pardonne, mon ami ; mais réfléchit-on quand on aime ? Regarde dans la loge en face cette jolie femme dont mon cœur est épris ; une si belle personne ne peut rester ignorée. Rends-toi auprès d'elle, mets en œuvre tous les ressorts de ton imagination, toutes les ressources de ton esprit ; ne perds pas un instant et reviens promptement me dire ce que je dois espérer ou craindre.

Le vicomte, plus habile Mercure

que grand diplomate, alla trouver l'ouvreuse de loges, et, après bien des questions, il sut quelle était la belle madame Popot et ce que faisait son mari. Il revint sur le champ à la loge rendre compte au baron du succès de ses démarches et lui annonça qu'il connaissait la demeure de sa belle ; mais que cela ne suffisait pas et qu'il irait lui-même sur la place d'armes prendre des informations.

Le baron lui témoigna toute sa satisfaction, et, comme la nécessité ainsi que l'amour rapprochent les distances, il embrassa son très humble secrétaire.

Pendant l'entr'acte de la seconde pièce, l'ouvreuse vint avertir mon-

sieur le vicomte que le mari de la dame en question venait d'arriver et que, dans le cas où il aurait quelque chose à lui dire, il le trouverait au foyer. — Vous le reconnaîtrez facilement; c'est un vieux monsieur, en redingote grise; il est coiffé d'un chapeau rond à larges bords; de plus, il porte des lunettes vertes.

Le confident de M. le baron M.... s'empressa de se rendre au foyer; il trouva M. Popot occupé à acheter une orange et des pastilles de menthe pour sa femme.

— Eh! mais... je ne me trompe point, s'écria le vicomte en présentant la main au pauvre mari; vous ici, monsieur!... Votre nom n'est

pas présent à ma mémoire; mais c'est égal; j'ai eu l'avantage de vous rencontrer plusieurs fois au cercle littéraire du Palais-Royal, à Paris.

— C'est possible, monsieur, répondit Popot; je profite de l'occasion pour vous annoncer que je viens à Versailles afin de m'y établir libraire et papetier; de plus, j'aurai un cabinet de lecture comme il n'en existe pas dans tout le département de Seine-et-Oise.

— Je suis enchanté d'avoir fait votre rencontre; je suis grand lecteur d'histoire et de romans, ainsi que monsieur le préfet, dont je suis le secrétaire particulier. ®

— Sous trois jours au plus tard,

je pourrai satisfaire votre curiosité et celle de monsieur le préfet ; car mon cercle littéraire sera ouvert au public.

— Je connais beaucoup de monde à Versailles et je vais annoncer l'ouverture de votre nouvel établissement.

— Je vous rends grâce, monsieur ; permettez-moi de vous présenter mon épouse ; nous sommes placés à l'avant-scène des premières, en face la loge de monsieur le préfet.

Le vicomte s'en défendit d'abord, quoiqu'il le désirât vivement ; mais il était persuadé que le mari insisterait plus fortement encore ; c'est ce qui arriva. Tel est le sort des mal-

heureux époux ; ils vont toujours au devant du coup qui doit les frapper et aplanissent eux-mêmes les difficultés.

Le vicomte se trouva devant la belle madame Popot ; il fut réellement ébloui de ses attraits et de toutes les grâces de sa personne. S'il n'eût pas été l'ambassadeur de monsieur le préfet, il eut parlé pour son propre compte ; mais, arrêté par le respect et le devoir, il se contenta d'envier le sort du baron M..., sans chercher à le partager.

La visite fut courte : on lui demanda sa protection ; il la promit, et voulut sortir de la loge pour se rendre auprès du baron, calmer ses

inquiétudes et lui donner les plus douces espérances.

Popot qui voyait déjà sa fortune faite, s'il obtenait ce qu'il désirait et s'il devenait le fournisseur de la préfecture, le supplia de venir chez lui et de disposer de sa personne dans toutes les occasions. Cela entra dans les vues et dans les intentions du vicomte, et le pauvre Popot reçut les assurances les plus positives de l'intérêt qu'on prenait à lui. On se quitta.

M Popot était bien loin de penser qu'il paierait de tout son bonheur et de la tranquillité de sa vie cette protection, objet de tout ses vœux ; il demanda à sa femme ce qu'elle pen-

sait de tout cela ; elle fut de l'avis de son mari, et bien qu'elle eût entendu parler du baron avec plaisir, elle n'était pas encore assez éclairée sur ses propres sentimens pour comprendre ce qui se passait en elle. D'ailleurs, eût-elle jamais pu penser que monsieur le préfet jetterait un regard sur elle, lui qui était entouré d'un essaim de beautés auxquelles il rendait sans cesse hommage, et qui, à l'exemple de François I^{er}, avait dit qu'une préfecture sans dames est une année sans printemps et un printemps sans roses ? Pouvait-elle croire que le plus noble des chevaliers songerait à elle qui languissait dans un rang obscur ? Elle n'eut

pas même cette idée. On la verra constamment bonne, sensible, généreuse, aimant le baron M... pour lui-même, entraînée par un penchant irrésistible, cédant à l'amour le plus vrai, sans ambition comme sans orgueil. Elle l'eut aimé avec la même ardeur lors même qu'il n'eût été qu'un commis à huit cents francs. Les qualités personnelles du baron et son caractère furent un talisman qui la subjuguèrent; un simple particulier pouvait les posséder, car le titre de comte ne les donne pas.

Le vicomte revint près de son patron, impatient comme tous les amans; il allait et venait dans le foyer, ne parlait que par monosyl-

labes; son inquiétude tourmentait tout le monde. On se doutait que le secrétaire était dans la confidence; on avait su qu'il lui avait parlé; chacun formait des conjectures sans pouvoir s'arrêter à quelque chose de certain. A peine le vicomte parut-il au foyer que monsieur le baron alla au devant de lui avec un empressement extrême; il vint s'enfermer dans la loge, en donnant l'ordre à l'ouvreuse de ne laisser arriver personne jusqu'à lui.

Dès qu'ils furent ensemble, le baron lui dit: — Eh bien! tu as parlé à celle dont je suis si vivement épris! chaque instant qui s'écoulait ajoutait encore à mon amour. Sans t'accuser

de négligence, combien ton absence m'a paru longue! mais tu connais la vivacité de mon caractère. Cette femme mérite-t-elle de posséder mon cœur? Parle, je t'en conjure; et si elle est digne de mes sentimens, je vais tomber à ses pieds.

Le vicomte l'assura que jamais rien de plus séduisant et de plus aimable ne s'était offert à ses yeux; il lui dit qu'il existait un moyen de pénétrer dans la maison de la belle sans éveiller les soupçons du mari.

— O ciel! elle est mariée! reprit le baron.

Qui, monsieur.

En lui annonçant quel genre de commerce exerçait son époux, il lui

dit encore qu'il lui avait promis sa protection et qu'il serait chargé de fournir tous les ouvrages nouveaux à monsieur le préfet.

— Tu as fort bien fait, reprit le baron; mais tout cela ne suffit pas; il faut que je la voye, que je lui parle, que....

— Je le sais; mais il est nécessaire de lui annoncer cette entrevue.

— Tu te chargeras de ce soin; je compte sur toi. Songe que je te devrai le bonheur. Rends-toi demain chez cet homme; achète-lui s'il le faut tout ce qu'il a dans son magasin; demande-lui à louer ce qu'il n'a pas; trouve le moyen de l'éloigner, afin d'avoir le temps d'informer sa

belle épouse de tous les sentimens qu'elle m'a inspirés.

— Vous avez bien raison de lui donner le titre de belle ; il est impossible de réunir tant de perfections à un si haut degré.

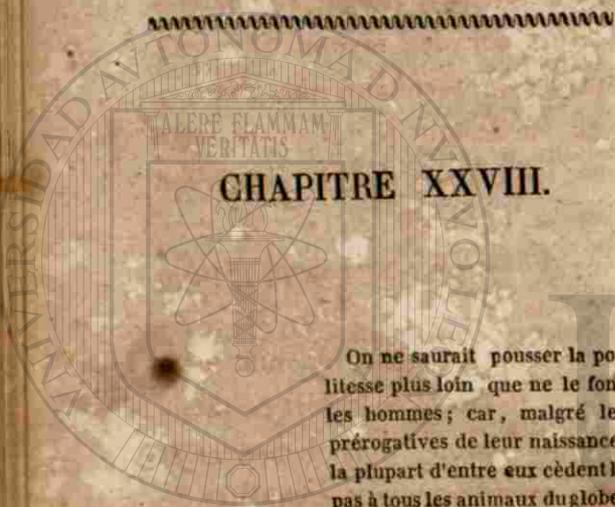
— Tu lui diras que je l'adore, que sa vue a produit sur mon cœur une telle impression que je ne puis plus vivre sans elle, et que je lui consacre à jamais mon existence. Porte-lui ce diamant comme un gage de ma tendresse, et si l'amour le plus vrai, le plus sincère, peut la flatter, elle acceptera ce léger présent.

Aussitôt il ôta un riche brillant qu'il portait au doigt et le remit à son secrétaire. — Sois sûr, ajouta-t-

il, qu'après elle tu seras mon seul, mon unique ami. Ah ! que je voudrais être à demain ! cependant quelle que soit mon impatience de te revoir, je saurai la modérer.

Le vicomte et le baron quittèrent la loge avant la fin du spectacle ; madame Popot, privée de ne plus voir l'objet de son nouvel amour, voulut rentrer au logis ; son cher époux y consentit de bien bon cœur.

Le cousin Brisniche les attendait avec un repas qu'il avait lui-même préparé. Bref, le souper fut très gai et la nuit fort bonne.



CHAPITRE XXVIII.

On ne saurait pousser la politesse plus loin que ne le font les hommes; car, malgré les prérogatives de leur naissance, la plupart d'entre eux cèdent le pas à tous les animaux du globe.

Dix heures sonnaient à la paroisse Notre-Dame lorsque le vicomte entra chez Popot, occupé à déballer

des livres qu'il plaçait au fur et à mesure sur des rayons. Dès qu'il aperçut le secrétaire du préfet il vint au-devant de lui et le reçut avec les témoignages du plus grand respect, et lui dit :

— Vous voyez, monsieur, je m'occupe de vous.

— C'est très bien, répondit le vicomte : je viens, de la part de monsieur le baron, vous demander si vous avez les œuvres complètes de Volney et l'histoire du *Bas-Empire* de Lebeau.

— Oui, monsieur, je possède les deux ouvrages parfaitement complets; mais malheureusement ils sont encore pêle mêlé avec Voltaire et

Corneille dans une caisse qui est au premier étage.

— Ah ! tant pis ; monsieur le baron désirerait l'un de ces deux ouvrages à l'instant même.

— Si vous voulez attendre quelques minutes je vais vous satisfaire.

— Volontiers, mon cher monsieur, j'attendrai.

— Pour que vous ne restiez pas seul dans la boutique, je vais faire descendre ma femme. Justement, la voici.

Il le conduisit vers madame Popot, qui le reçut avec beaucoup de grâce et d'amabilité, sachant qu'il était secrétaire de M. le baron. Le vicomte était enchanté de voir que le

mari aplanissait lui-même les difficultés et qu'il pourrait sans crainte déclarer à madame Popot les sentimens du préfet ; enfin, le mari sortit.

Seul avec la belle libraire, le vicomte ne perdit pas un instant pour entamer la conversation et entrer sur le champ en matière. Il lui demanda si le spectacle de la veille l'avait amusée, si elle connaissait le parc de Versailles et ses environs. Madame Popot répondit qu'elle avait été enchantée d'entendre, pour la dernière fois peut-être, Martin et madame Gavandan.

— Connaissez-vous M. le préfet ?

— Non, monsieur, c'était hier la

première fois qu'il s'offrait à mes yeux.

— Comment le trouvez-vous ?

— Mais très bien ; j'en ai entendu faire le plus grand éloge.

— Que ne le connaissez-vous plus particulièrement !

— Je ne puis espérer d'avoir cet honneur.

— C'est cependant ce qu'il brûle de vous prouver lui-même.

— Comment cela ?

— Ecoutez-moi , madame ; les momens sont précieux et je ne veux pas en perdre un seul. Apprenez donc que vos charmes, votre beauté, ont fait sur le cœur de M. le baron l'impression la plus vive ; il vous

aime et m'a chargé de vous l'annoncer ; en attendant qu'il vienne le jurer lui-même à vos pieds, il vous supplie d'accepter ce brillant pour l'amour de lui.

En même temps il lui présenta la bague que le préfet lui avait remise. Comme madame Popot paraissait troublée, et qu'elle ne répondait pas, il ajouta :

— Ne craignez rien ; je suis son plus zélé serviteur. Monsieur le baron m'honore de sa confiance ; j'espère être assez heureux pour mériter la vôtre, et pour annoncer à monsieur le préfet que vous agréez son hommage ; parlez, on pourrait revenir ; songez que l'amour d'un

personnage si puissant n'est point à dédaigner.

Comme madame Popot se taisait, le vicomte ajouta : — Que dois-je augurer de votre silence, madame ?

Un peu remise de son trouble, elle répondit :

— Je ne mérite pas l'honneur que me fait monsieur le baron, mon devoir me dicte un refus ; je ne puis accepter ce brillant, daignez le reprendre. En parlant, sa voix était tremblante : le vicomte, expert en galanterie, repoussa doucement la main de madame Popot qui présentait la bague.

— Qui ! moi ! reporter à monsieur le préfet ce qu'il avait tant de plai-

sir à vous offrir ! D'ailleurs votre refus donnerait à mon maître le coup de la mort. Ah ! madame, songez qu'il vous aime, qu'il vous adore ; lorsque vous l'aurez entendu vous serez moins cruelle, j'en suis certain. Ce n'est point un seigneur qui vous parle par ma voix ; c'est le plus tendre et le plus fidèle des amans. Conservez donc ce diamant. Au reste, vous le lui remettrez vous-même : car vous devez vous attendre à le voir ici bientôt. Mais que lui dirai-je ?... parlez... un mot, un seul mot...

Madame Popot, qui déjà avait éprouvé une vive émotion en voyant

le baron M..., interrogeait son cœur

pour savoir ce qu'elle avait à répondre, et déjà l'amour s'y glissait. La certitude d'être aimée agitait délicieusement son ame; elle ne put prononcer que ces mots : — Dites à monsieur le baron..... assurez-le que.....

On entendit du bruit. Le secrétaire, habile à profiter de tout, ajouta : — Il suffit; on vient, taisons-nous; demain nous nous reverrons.

A peine il avait fini de parler que Popot rentra, suivi de Brismiche qui était chargé de volumes; il demanda excuse au vicomte de l'avoir laissé si long-temps seul avec son épouse; mais il n'avait pu faire au-

trement, ayant été obligé de débaler des caisses entières pour trouver les deux ouvrages dont monsieur le préfet avait besoin. Le secrétaire avait parfaitement réussi; Popot promit de fournir au baron tous les livres dont il aurait besoin.

— Il suffit, répondit le vicomte; je vais vous quitter. On m'attend au secrétariat; j'ai quelques ordres à donner, et demain je reviendrai chercher un roman nouveau. A l'honneur de vous revoir, madame et monsieur.

Il sortit. M. Popot ne se sentait pas de joie; il disait à son cousin :

— Quel bonheur pour moi d'avoir rencontré le vicomte au spectacle!

— Votre fortune est faite , répondit Brismiche.

— J'aimais déjà beaucoup Versailles , dit Popot ; il m'est mille fois plus agréable encore ; et toi , ma chère amie , qu'en penses-tu ?

— Je suis de votre avis.

Madame Popot faisait bien d'autres réflexions ; elle ne pouvait se rendre compte des divers mouvemens de son ame. — Eh quoi ! disait-elle , le préfet m'aime ! Mais où me conduira cet amour ? quelles en seront les suites ? Je ne puis y répondre sans être coupable ; je me dois à mon époux , je lui ai donné ma foi ; je n'éprouve point pour lui , il est vrai , ce sentiment qu'on nomme

amour et qui a tant d'empire sur notre ame : un autre ne doit point me le faire connaître , fût-ce même monsieur le baron. Il est vrai que personne ne peut lui être comparé ; il est au-dessus des autres hommes , et par son rang , et par ses qualités personnelles ; c'est cette raison si puissante qui doit me prémunir contre moi-même , et me fournir des armes contre les prestiges de la galanterie et contre tous les attraits de la séduction. Elle formait ainsi des projets qu'un mot du préfet devait détruire.

Laissons un instant la belle madame Popot s'abandonner à ses réflexions , et voyons ce qui se passe

à la préfecture entre monsieur le baron et son secrétaire. Ce dernier rendit compte de son message, des observations de la belle libraire et de ses hésitations. — Elle est à moitié vaincue, dit-il au baron; votre présence fera le reste.

Le baron ne put s'empêcher de sourire de la réflexion du vicomte; il ajouta : — Je t'assure, mon ami, que cette femme m'a fait une impression si vive que je suis certain qu'elle sera durable.

— Je n'en suis point surpris; que sera ce donc lorsque vous l'aurez vue de plus près et que vous aurez joui des douceurs de son entretien? C'est une candeur, un langage si

touchant, si vrai, si pur, un son de voix qui va à l'ame! Elle met de la grâce jusque dans les choses les plus indifférentes et les plus simples. La nature, avare de ses dons pour le reste des humains, les lui a prodigués; elle les possède tous, plus qu'aucune autre personne de son sexe. Je ne connais qu'un seul être sur la terre qui puisse lui être comparé, et s'ils étaient unis ensemble...

— Vicomte, reprit vivement le préfet, je te devine, voilà de la flatterie, du courtisan: silence!

— Puisque vous le voulez, M. le baron, je me tais.

— Et le mari, ajouta le préfet, nous n'en avons pas dit un mot.

Le vicomte, parlant d'un éclat de rire : — Ah ! ah ! ah ! C'est un mari dans toute la force du terme, de ces bons et honnêtes humains qui peuplent Paris et Versailles. Mais nous ne sommes pas ici pour nous occuper de ces messieurs — là. Songeons à votre belle.

— Tu as raison, je voudrais bien la voir demain, lui parler. Sais-tu qu'il y a vingt-quatre heures que je l'aime, qu'elle ne le sait encore que par toi, que je ne lui ai pas encore dit que... En vérité, mon ami, cela me désespère.

— Que voulez-vous, M. le baron ; il faut prendre votre mal en patience. Si j'en crois certain pressen-

timent, la journée sera heureuse ; il ne tiendra qu'à vous de joindre sur votre front les myrthes de l'amour aux lauriers de la gloire. Le plaisir et le bonheur, pour être un peu achetés, ne vous en paraîtront que plus doux et plus piquans.

— Allons, attendons jusqu'à demain : entrons dans mon cabinet ; car tous ces messieurs sont inquiets ; ils ne savent ce qui peut nous occuper. Ainsi, mon cher, tu vas encore avoir des ennemis, des envieux, des jaloux.

— Peu m'importe, répondit le vicomte ; je puis tout braver, si je suis assez heureux pour vous être agréable. ®

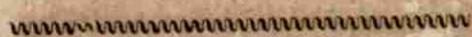
— Sois tranquille, compte sur mon amitié. Fais naître pour moi l'occasion de te la prouver, et tu me connaîtras.

M. le baron sortit et reparut avec son secrétaire au milieu de tous les employés de la préfecture. Comme on les avait vus s'entretenir gaiement ensemble, on pensa qu'il allait reprendre son humeur enjouée et que toutes les inquiétudes qui avaient paru le tourmenter étaient dissipées. La conversation devint générale; le vicomte ne quitta pas le préfet. Ses amis, ses rivaux, ses envieux, virent que sa faveur était au plus haut degré. Le reste de la journée se passa bien: on se sépara; le baron,

en espérant que le lendemain, il verrait sa belle; et le vicomte, en songeant aux moyens de satisfaire le préfet. Chacun était affecté suivant les desseins ou les sentimens dont son ame était agitée. M. Popot ne rêvait que richesses; il se voyait le protégé du préfet et bâtissait des châteaux en Espagne.

Quant à madame Popot, son ame flottait entre mille incertitudes. Elle ne savait à quoi s'arrêter, se fixer. Son imagination lui montrait le baron si séduisant, si noble, si généreux; son cœur le lui faisait voir si tendre, si sensible, si amoureux, exprimant avec grâce les sentimens dont le vicomte lui avait peint la vivacité et

l'ardeur, qu'elle ne savait comment elle pourrait résister à son vainqueur. Elle désirait le voir et craignait encore plus de se trouver avec lui. C'est dans ce flux et reflux de pensées si différentes, si contraires, qu'elle passa le reste de la journée et la nuit qui précédèrent ce jour qui devait lui offrir le bonheur. Cette félicité se présenta d'abord sous l'aspect le plus riant; mais hélas! elle fut suivie des plus cruels revers et des chagrins les plus cuisans. N'anticipons pas, toutefois, sur les événemens.

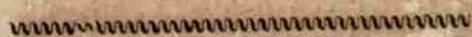


CHAPITRE XXIX.

A moins d'une vertu surnaturelle (et combien en citerez-vous d'exemples?), comment pourrait-on se bien conduire avec un homme qui, souvent fort peu agréable au physique, l'est encore moins au moral, et du côté de l'esprit et des manières?

Le jour parut; le baron, moins inquiet que madame Popot, avait pu se livrer au sommeil; des songes

l'ardeur, qu'elle ne savait comment elle pourrait résister à son vainqueur. Elle désirait le voir et craignait encore plus de se trouver avec lui. C'est dans ce flux et reflux de pensées si différentes, si contraires, qu'elle passa le reste de la journée et la nuit qui précédèrent ce jour qui devait lui offrir le bonheur. Cette félicité se présenta d'abord sous l'aspect le plus riant; mais hélas! elle fut suivie des plus cruels revers et des chagrins les plus cuisans. N'anticipons pas, toutefois, sur les événemens.



CHAPITRE XXIX.

A moins d'une vertu surnaturelle (et combien en citerez-vous d'exemples?), comment pourrait-on se bien conduire avec un homme qui, souvent fort peu agréable au physique, l'est encore moins au moral, et du côté de l'esprit et des manières?

Le jour parut; le baron, moins inquiet que madame Popot, avait pu se livrer au sommeil; des songes

agréables l'avaient bercé des plus douces espérances, lui avaient offert les images séduisantes du bonheur et du plaisir, et, à son réveil, sa première pensée fut pour celle qui régnait uniquement sur son ame.

Le vicomte, agité par un autre sentiment aussi impérieux, par l'ambition, et qui voyait que sa faveur allait s'accroître en raison de tout l'amour du préfet, rêvait aux moyens de le servir, d'écartier tous les obstacles, en forçant, pour ainsi dire, la belle libraire à céder à son tendre amant. Il n'oubliait pas non plus qu'il fallait épaissir le voile qui devait dérober cette intrigue aux yeux du mari et des habitans de

Versailles; et comme il agissait avec réflexion, il ne donnait rien au hasard; tout était calculé de manière à ce que le mari lui-même devait l'aider à le tromper, en assurant le succès des projets qui livreraient son épouse à monsieur le préfet et la mettraient dans les bras de son adorateur. Le vicomte se présenta de bonne heure chez M. Popot qui le reçut avec des démonstrations d'amitié plus grandes encore que la veille. Madame n'était pas encore visible; il en demanda des nouvelles.

— Nous ne tarderons pas à la voir paraître, monsieur; elle sait que vous devez venir. J'ai pris la liberté de faire préparer un petit déjeuner que je

vous prie d'accepter, et dont nous ferons les honneurs le mieux qu'il nous sera possible. Vous ne serez pas aussi bien servi que chez monsieur le préfet; mais, que voulez-vous? La cordialité en fera les frais et votre indulgence suppléera au reste.

— Comment donc! répondit le vicomte; mais j'accepte avec grand plaisir. J'aime ces repas sans façon, au sein d'une famille honnête; la froide étiquette en est bannie; on rit, on jase, on boit, on chante. C'est vraiment dans ces réunions que l'on trouve la gaieté; on ne la rencontre guère dans le grand monde, où chacun se masque; si par fois elle

et lorsqu'elle s'y montre à visage découvert, on la fait grimacer et elle perd tous ses charmes.

Le galant ambassadeur était enchanté de cette circonstance; il espérait bien trouver le moyen de parler à madame Popot, d'étudier ses sentimens, et enfin de ménager au préfet une entrevue avec cette charmante femme; la sécurité du mari ajoutait encore à la certitude du succès.

Le vicomte faisait ces réflexions lorsque madame Popot parut; elle venait de se lever. Jamais rien de plus séduisant ne s'offrit aux regards d'un mortel: l'insomnie de la nuit, sans avoir rien ôté à ses charmes,

avait répandu sur ses traits une teinte de mélancolie qui leur donnait quelque chose de plus piquant encore. Le vicomte, qui n'ignorait pas la cause de cette altération, joua la surprise en homme adroit et demanda à madame Popot si elle n'était pas indisposée.

— Non, répondit-elle seulement, j'ai mal dormi.

— Heureux qui a pu causer cette insomnie!

La dame, un peu dissimulée, comme le sont toutes les belles, ajouta : — Aucune personne ne m'occupe au point de troubler mon sommeil.

Le vicomte avait trop de connais-

sance du cœur des femmes pour s'y méprendre. Il ne releva point ces paroles sans conséquence afin de laisser madame Popot sans inquiétude sur ses projets. Il n'oubliait pas qu'il agissait pour un autre ; il n'avait pas au reste une connaissance assez approfondie du caractère de la belle libraire pour ne pas user des plus grands ménagemens. Il fut à même de juger, peu d'instans après, qu'il aurait eu tort d'agir différemment.

Il se trouva seul un instant avec elle et il en profita pour lui demander si elle avait songé à ce qu'il lui avait dit la veille. Une rougeur[®] excessive couvrit son visage du plus

bel incarnat ; elle parut vouloir répondre , et les mots expirèrent sur ses lèvres.

— Rassurez-vous, madame, ajouta le vicomte ; je n'ai ni osé donner aucune espérance à monsieur le baron, ni calmer les tourmens auxquels son ame est en proie. Que ne pouvez-vous rendre justice à la pureté de mes sentimens ?

Madame Popot répondit en tremblant : — Dans l'état où je suis, quel parti dois-je prendre ? Je ne sais à quoi m'arrêter ; mon cœur flotte entre la crainte et le respect ; mon devoir parle , et bien que les sentimens du baron m'honorent , que je sente tout le prix d'un cœur tel que le sien,

je suis effrayée de son amour. Le présent ne peut me rassurer pour l'avenir ; la distance qui existe entre nous me semble encore un obstacle aussi insurmontable que celui des convenances , que je ne puis , que je ne dois pas oublier. Il est des nœuds , des liens , qu'il m'est impossible de rompre , qu'il me faut respecter pour moi et pour celui avec lequel je les ai formés. Ma réputation ! l'estime publique ! Pardonnez ces réflexions , monsieur ; mais le baron lui-même ne pourrait s'en offenser. Si elles blessaient son amour , il est trop juste , trop grand , pour ne pas m'accorder des droits à son estime. Si je pensais diffé-

remment, il rougirait d'avoir distingué une femme qui s'oublierait à ce point.

Sans blâmer, sans dédaigner l'amour que vous dites que M. le préfet éprouve pour moi, ne dois-je pas également redouter un changement aussi prompt que le moment qui l'a fait naître, lors même que je le partagerais? Le baron s'est enflammé à la vue de quelques attraits que je dois au hasard: c'est une sorte d'enchantement, de prestige, qui s'évanouira lorsqu'il m'aura connue. Il vaut donc beaucoup mieux, de part et d'autre, renoncer à cet amour; moi, pour mon bonheur et mon repos; M. le préfet, pour ne

pas avoir à se reprocher de les avoir troublés, et de s'être occupé d'une femme qui n'était pas digne de cet honneur. Elle se tut.

Le vicomte prenant la parole lui dit: — Vos réflexions, que je ne s'aurais condamner, madame, me prouvent que vous êtes mille fois digne du choix de M. le baron, comme la plus belle et la plus vertueuse des femmes. En déposant ses hommages à vos pieds, il vous rend à peine ce que vous méritez si bien. La noblesse de votre ame, la délicatesse de vos sentimens justifieraient tout ce que le baron ferait pour vous, tout ce qu'il fera même lorsque je lui aurai rendu compte de notre entre-

tien. Je ne chercherai point à combattre vos observations, à les détruire. M. le préfet sera bien plus éloquent que moi, et c'est à lui peut-être que cette victoire est réservée.

— Ah ! monsieur, je ne puis me résoudre à voir M. le baron; je sens qu'il aurait trop d'avantages sur moi: ma vertu ne peut me rassurer. Je vous supplie de lui dire qu'il me laisse dans mon obscurité; tant d'éclat éblouirait mes yeux.

— Madame, je ne puis prendre un tel engagement sans désobéir à M. le préfet. Je sais qu'il a autant d'empire sur lui-même que sur ses administrés, qu'il est capable des

plus grands sacrifices; mais je doute qu'après vous avoir vue, il puisse commander à son amour. Il faudrait être plus qu'un mortel pour renoncer ainsi à vous, et messieurs les préfets ne sont que des hommes. C'est à vous, madame, c'est à votre sexe qu'il appartient de les rapprocher de la divinité: ne rejetez pas un un si bel avantage.

Le mari revint; on changea de conversation et bientôt on se mit à table pour déjeuner. Madame Popot en fit les honneurs avec une grâce toute particulière; le vicomte l'observait et lui en fit compliment. Le mari paraissait jouir des éloges qu'on donnait à son épouse, et il ajoutait :

— Tout lui semble familier ; il n'est rien dont elle ne vienne à bout. Les ouvrages de son sexe sortent de ses mains dans un état de perfection qui fait dire qu'il semblerait que les fées y ont travaillé.

Madame Popot montra de l'instruction, de l'enjouement ; ce qui ajoutait à son mérite aux yeux du vicomte, c'est qu'elle n'y mettait aucune prétention. — La modestie prête un nouvel éclat au vrai talent, disait-il tout bas ; cette femme possède des qualités bien rares.

Le mari, qui semblait toujours prévenir les désirs et les vœux du secrétaire, parla de l'hôtel de la préfecture et de ses dépendances : — Si

l'intérieur répond à la façade, ce bâtiment doit être magnifique.

— Vous n'y êtes jamais entré, dit le vicomte ?

— Non, monsieur ; je connais peu les monumens de Versailles.

— Eh bien ! je puis vous procurer ce plaisir aujourd'hui même, si vous voulez. Précisément, monsieur le préfet doit se rendre à Paris, chez le ministre ; nous pourrions parcourir tous les appartemens. Madame sera de la partie ?

— Certainement, répondit le mari.

Le vicomte avait annoncé avec intention que le baron devait être absent, afin que madame Popot ne pût alléguer aucun prétexte de refus ;

il dit au mari : — Nous pourrons en même temps faire porter à la préfecture les échantillons de papiers pour la fourniture des bureaux, dans le cas où vous seriez toujours disposé à soumissionner.

— Plus que jamais, répondit Popot.

— Préparez-vous, madame; j'ai quelques visites à rendre dans Versailles, je reviendrai dans deux heures et nous partirons ensemble.

— Soyez tranquille, nous serons prêts, lui répondit le mari.

Son épouse, quoiqu'un peu contrariée, ne fit pas la moindre observation. Le vicomte se leva et sortit; il se rendit promptement près du

baron, le prévint de ce qui s'était passé, et lui annonça que sa belle allait se rendre à l'hôtel de la préfecture. Il lui en fit encore un éloge aussi pompeux que vrai, ce qui enflamma davantage le baron. — Au reste, ajouta le vicomte, vous allez la voir et vous en jugerez par vous-même. Le mari va venir aussi; mais je saurai trouver le moyen de vous en débarrasser; il doit apporter des échantillons de papiers; je recommanderai à Bonnard, qui le recevra, d'occuper M. Popot et de le retenir près de lui le plus long-temps qu'il lui sera possible. Je conduirai l'épouse dans vos appartemens pendant que son mari sera occupé de

ses affaires; vous vous trouverez là comme par hasard; vous direz qu'une affaire imprévue vous a obligé de rester à Versailles plus long-temps que vous ne pensiez. Afin que l'on ne puisse soupçonner que cette rencontre était préparée, j'ai annoncé que vous deviez être absent; je m'éloignerai par respect et par discrétion. Le reste vous regarde; vous savez ce que vous avez à faire. L'amour et les beaux yeux de celle que vous aimez vous inspireront beaucoup mieux que tout ce que je pourrais dire. Je vous quitte; comptez sur mon zèle, et tout sera disposé de manière à ce que vous n'éprouviez aucune mésaventure. Il sortit.

Le baron, enivré d'amour et du plus doux espoir, attendit le moment où le vicomte allait lui annoncer sa belle. Il fut bientôt de retour chez l'honnête libraire et il le trouva, ainsi que son épouse, prêt à partir. Le cousin Brismiche était chargé de papiers de toute espèce. On lui donna l'ordre de marcher en avant, et d'attendre à la porte de la Préfecture.

Quant à madame Popot, sans y avoir mis trop de coquetterie, elle était élégamment parée et semblait être encore plus jolie. Le vicomte lui donna le bras; le mari était tout glorieux d'aller à la préfecture. Il le dit en confidence à plusieurs de ses voisins qui parurent envier son sort.

Son amour-propre et sa vanité s'en accrurent. Le vicomte entretenait madame Popot de choses assez indifférentes : elle paraissait pensive et préoccupée ; il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Enfin on arriva à l'hôtel : le secrétaire fit entrer Brismiche avec les échantillons de papiers et lui indiqua le bureau de M. Bonnard ; il s'y rendit lui-même accompagné de monsieur et de madame Popot.

Dès que le vieil employé aperçut le vicomte, il vint au-devant de lui et lui parla avec beaucoup de respect. Il reçut l'ordre d'examiner scrupuleusement les échantillons qu'on apportait.

— Pour nous, dit-il au mari, tandis que vous allez vous occuper avec monsieur, nous allons nous rendre au premier étage, et lorsque vous aurez terminé vos affaires, le garçon de bureau vous conduira dans la salle des séances, où nous nous trouverons.

— Vous avez raison ; ce qui me reste à faire ne vous amuserait pas beaucoup. Allez, allez.

Madame Popot, qui ne se doutait de rien, se laissa conduire. A peine eut-elle traversé deux autres appartemens, dont le vicomte lui faisait admirer les beautés et les ornemens, qu'une porte s'ouvrit et le baron parut.

Il témoigna le plus grand étonnement, en rencontrant son secrétaire, et, jetant les yeux sur la dame, il s'écria : — O ciel ! que de beauté ! que de grâces ! Vicomte, que vous êtes heureux ! Mon bonheur est bien plus grand encore, puisque je me trouve avec la dame dont les attraits m'ont si vivement frappés et qui m'a inspiré l'amour le plus vrai, le plus tendre et le plus respectueux.

Madame Popot, tremblante et émue, ne savait que répondre et avait peine à se soutenir. Le vicomte, qui s'en aperçut, la fit asseoir, et le préfet lui dit : — Madame, ne craignez rien ; ne voyez point en moi

un magistrat sévère ; mais le plus soumis des amans. Je vous offre mon cœur ; je ne vous demande pas encore le vôtre ; c'est le temps seul, la constance et une fidélité à toute épreuve, qui pourront me faire acquérir un trésor si précieux. Permettez-moi de l'espérer : vous gardez le silence ! Eh quoi ! aurais-je eu le malheur de vous déplaire ? Parlez, rassurez mon ame alarmée.

Madame Popot, revenue un peu de son trouble, lui dit : — Pardonnez, monsieur, l'émotion ne m'a pas permis de vous répondre. Je ne puis accepter tant d'honneur...

— N'achevez pas, reprit vivement le préfet, mon ami a dû vous parler.

de mes sentimens , de leur sincé-
rité , de mes intentions.

— Oui , monsieur.

Le préfet fit signe au vicomte de
s'éloigner et de veiller à ce que per-
sonne ne les surprit. Lorsque le se-
crétaire fut sorti , le baron tomba
aux genoux de madame Popot ; il
lui prit la main , et fut si éloquent,
si persuasif , qu'il parvint à dissiper
toutes ses craintes , à vaincre ses
scrupules ; et lorsque le vicomte re-
vint les avertir qu'il était temps de
se séparer parce qu'il entendait ve-
nir du monde , il se quittèrent avec
la promesse de se revoir le lende-
main. Le secrétaire disposerait tout
pour assurer cette entrevue.

Le baron sortit et le mari , conduit
par un garçon de bureau , vint les
rejoindre. Le vicomte lui reprocha ,
avec un peu d'humeur , sa longue
absence : — Madame , dit-il , com-
mençait à s'ennuyer. Popot s'excusa
sur ce qu'il avait eu à faire , et ils
continuèrent à parcourir l'hôtel de
la préfecture. — Nous avons encore
beaucoup de choses à voir à Versail-
les , dit le secrétaire en marchant ,
et il serait impossible de tout visiter
aujourd'hui ; j'ai , d'ailleurs , quel-
ques affaires à terminer. Demain , si
vous voulez , nous continuerons ; j'ai
encore un autre motif , je veux
prendre ma revanche et vous donner
aussi à déjeuner avec madame. Vous

viendrez donc chez moi. Je loge dans cet hôtel; j'irai vous prendre; nous visiterons dans le parc les endroits les plus curieux. Ainsi voilà qui est arrêté; à demain matin.

Le mari accepta avec autant de joie que de reconnaissance; madame Popot n'osa pas faire la moindre observation. — Ensuite, ajouta le vicomte, nous irons ensemble chez monsieur le préfet et je vous ferai adjuger la fourniture des bureaux. Moi-même j'aurai besoin de quelques livres pour compléter ma bibliothèque.

Tout en parlant ainsi, il les reconduisit au pied de l'escalier et les quitta pour aller retrouver le préfet. Des

que le vicomte fut près de l'amant passionné, il lui dit : — Eh bien ! monsieur le baron, que pensez-vous de madame Popot, votre nouvelle conquête ?

— Ma foi ! dit le baron avec transport, je t'avoue qu'elle m'enchanté, me ravit. Quelle femme ! quel être surnaturel ! elle réunit au plus haut degré ce qui peut charmer et séduire. Mais tout cela ne suffit pas ; tu sais ce qui manque à mon bonheur, et tant qu'il me restera des vœux à former, tu dois penser quel est l'état de mon cœur. Abrège ce supplice, il est affreux ; l'amour, ce bienfait du ciel, n'est qu'un tourment lorsqu'il n'est pas heureux. Prends pitié de

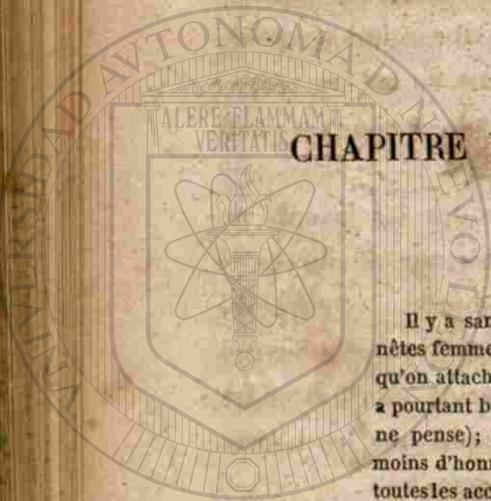
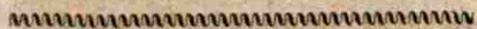
ton meilleur ami; tu as aimé, c'est t'en dire assez.

— Calmez-vous, monsieur; demain je vous promets que vous verrez votre belle et que, si vous n'êtes pas le plus heureux des hommes, ce ne sera pas la faute de votre très humble secrétaire. Je sais qu'en vous exhortant à prendre patience, c'est jeter de l'huile sur un brasier; mais, vous le savez, quels que soient votre puissance et mon dévouement, je ne puis hâter la marche des événemens.

Demain M. Popot et son épouse viennent déjeuner chez moi; je sortirai avec le mari, la belle Popot restera seule; c'est, je crois, vous en dire assez.

M. le baron hors de lui ne fut pas maître de contenir sa joie: — Le service que tu me rends, dit-il, ne sortira jamais de ma mémoire: demande, désire, et tous tes vœux seront accomplis.

En effet, toutes les faveurs du rang et de la fortune devinrent le partage du vicomte B..... Le préfet, comptant sur les promesses de son secrétaire, se décida donc à attendre le lendemain; mais que les heures lui parurent longues!



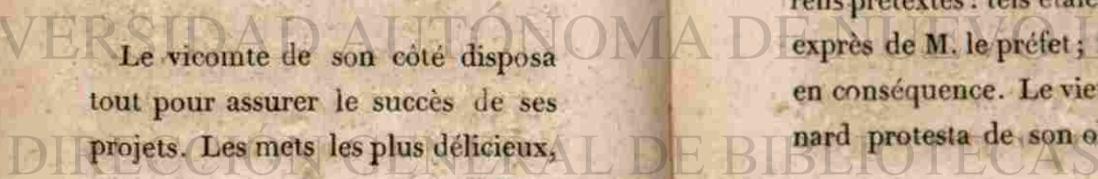
CHAPITRE XXX.

Il y a sans doute peu d'honnêtes femmes, dans l'acception qu'on attache à ce mot (il y en a pourtant beaucoup plus qu'on ne pense); mais il y a encore moins d'honnêtes hommes dans toutes les acceptions.

Le vicomte de son côté disposa tout pour assurer le succès de ses projets. Les mets les plus délicieux,

les vins les plus exquis, les sucreries les plus raffinées, furent préparés, disposés pour éblouir les yeux, enflammer les sens, exciter l'appétit et procurer aux convives les plus douces jouissances et les plaisirs les plus variés.

Il passa ensuite chez M. Bonnard pour le prévenir que, le lendemain, lorsque M. Popot se présenterait chez lui, il eût soin d'examiner ses échantillons de papiers, sans faire la moindre observation, et de le retenir dans son bureau sous différents prétextes: tels étaient les ordres exprès de M. le préfet; il fallait agir en conséquence. Le vieux père Bonnard protesta de son obéissance et



de sa soumission aux volontés du baron et à celles de M. le secrétaire-général.

Madame Popot, rentrée chez elle avec son mari, rêva à ce qui venait de lui arriver, à l'amour du préfet, aux propositions qu'il lui avait faites, à la manière dont il s'était exprimé et à la franchise qu'il avait mise dans ses discours. Puis, interrogeant son cœur, elle sentit qu'un tendre penchant l'entraînait vers cet homme, dont la vue lui avait fait éprouver une si vive, une si douce sensation, lors de son entrée au spectacle. Elle s'abandonnait à ces réflexions lorsque son mari vint auprès d'elle et lui parla de la joie

qu'il éprouvait de retourner le lendemain à la préfecture. Pour la première fois, madame Popot le trouva importun, et si sa présence ne lui avait jamais paru agréable, elle lui fut presque pénible en cet instant. Jetant sur lui les yeux, elle ne put s'empêcher de le comparer à celui qui, quelques heures auparavant, était tombé à ses genoux et lui avait juré un amour éternel. Ce rapprochement ne fut pas à l'avantage du cher époux; il y perdit et le préfet y gagna beaucoup. Si le baron eût pu connaître dans ce moment quels progrès il venait de faire sur le cœur de sa belle, quel heureux augure il en eut tiré pour le lendemain!

L'entrevue qu'elle devait avoir avec M. le préfet l'occupait beaucoup ; car elle se doutait bien qu'il trouverait le moyen de lui parler. Que me dira-t-il ? Qu'aurai-je à lui répondre ? Elle se faisait ces questions à chaque instant : quelle sera la suite de tout cela ? Tel était l'effet d'un nouvel amour naissant ou du prestige de la grandeur ; le baron lui paraissait, à chaque instant, plus aimable et plus séduisant.

Ce jour si impatientement attendu, qui devait opérer un si grand changement sur la destinée de madame Popot et avoir tant d'influence sur celle du baron et même sur le sort du mari, ce jour parut enfin.

Dès le matin, le vicomte vint instruire M. le baron de ce qu'il avait fait la veille ; il approuva tout et s'abandonna entièrement aux soins et au dévouement de son ami. Il fut convenu qu'il se tiendrait dans l'appartement qui touchait à celui où l'on devait déjeuner, et que, dès qu'il l'entendrait sortir avec le mari, il pourrait entrer, qu'il y rencontrerait l'objet de son amour et que rien ne troublerait un si doux entretien.

L'impatient, l'amoureux préfet, se trouva dans le lieu indiqué longtemps avant que les convives arrivassent. Le vicomte était allé les chercher : ils ne se firent pas at-

tendre et bientôt ils furent à la préfecture. Des sentimens bien différens les agitaient ; le vicomte désirait que le baron fut heureux ; la belle Popot laissait voir dans tous ses traits une sorte d'inquiétude , mêlée à une douce langueur. Le mari paraissait au comble de la joie et du bonheur : il ne se doutait guère qu'il allait payer les frais de la journée. O sécurité conjugale ! que de réflexions vous faites naître dans l'esprit de ceux qui savent à quels dangers sont exposés les pauvres époux !

Tout était disposé pour le déjeuner ; les ordres donnés par le vicomte avaient été ponctuellement

exécutés. Lorsqu'ils entrèrent dans l'appartement , l'éclat , le luxe , les richesses éblouirent monsieur et madame Popot : ce dernier surtout resta en extase. Le secrétaire ne put s'empêcher de sourire. Quant à la dame son étonnement n'avait rien que de naturel. On se mit à table.

Le vicomte demanda à ses convives s'ils étaient satisfaits. Madame Popot répondit : — Tout ici semble un enchantement.

— Que serait-ce donc si vous connaissiez l'enchanteur , ajouta le vicomte ?

— Comment l'enchanteur ! dit Popot.

— C'est M. le baron, mon cher (car

ce que vous voyez ici lui appartient); il n'est pas sur la terre un homme plus grand, plus généreux, plus aimable, plus spirituel; heureux ceux qui le connaissent et qui peuvent l'approcher!

— Vous jouissez de ce bonheur, reprit madame Popot.

— Oui, madame.

— En ce cas, dit le mari, protégez-moi auprès de M. le baron; je vous prie de faire en sorte que je sois libraire et fournisseur de la préfecture.

— Vous pouvez y compter, et je vous en donne l'assurance.

Malgré les plaisirs du festin, le vicomte n'oubliait pas son patron.

Il songeait qu'il entendait tout, qu'il devait être dévoré des plus violens désirs et de la plus cruelle impatience. Madame Popot ne disait rien; ses yeux erraient çà et là dans l'appartement. Le moindre bruit qu'elle entendait la faisait tressaillir: ces divers mouvemens n'échappaient point au vicomte. Enfin, il crut que le moment était venu de se lever de table et il dit au mari: — Je crois que nous pouvons nous rendre au bureau de M. Bonnard, pour connaître la réponse du préfet au sujet de vos échantillons; car il ne faut point que les plaisirs d'un repas fassent perdre de vue les intérêts de la fortune; c'est ici près,

dans l'hôtel ; madame nous attendra ici un instant , nous ne serons qu'une demi-heure.

— Certainement , reprit le très confiant époux , elle ne s'ennuiera pas ici , il y a assez de beaux tableaux à admirer.

— Mais je pourrais aller avec vous , reprit timidement madame Popot.

— A quoi bon ? répondit le vicomte.

— Non pas , non pas , ma bonne amie , dit encore le mari , restez ici.

Ils se levèrent et sortirent. Madame Popot , restée seul dans l'appartement , se tenait debout ; elle s'avança vers un portrait qu'elle aperçut ; c'était celui du baron : elle éprouva

une espèce de saisissement en jetant les yeux sur l'image de celui dont elle était aimée. Au même instant une porte s'ouvrit. Ce bruit lui fit tourner la tête , et le baron , ivre d'amour , se trouva près d'elle. La surprise qu'elle éprouva , le saisissement , la firent chanceler ; le préfet s'en aperçut et , la soutenant , il lui dit : — Eh quoi ! ma présence pourrait-elle vous effrayer ? O la plus aimable et la plus aimée des femmes , que ce moment m'est précieux ! Qu'il m'est doux de vous assurer de mon amour , de ma fidélité , de ma constance ! Je le jure à vos pieds ; et déjà il s'y était précipité.

— Ah ! monsieur le baron , rele-

vez - vous ; ce n'est pas là votre place.

— J'y resterai jusqu'à ce que vous m'avez assuré que vous agréiez mes sentimens ; j'ose espérer que vous les partagerez ; parlez ! madame.

— Ah ! monsieur, qu'exigez-vous de moi ? comment vous résister ? je...

A peine elle avait prononcé ces mots , que le baron hors de lui , transporté , se relève , la presse dans ses bras ; il couvre de baisers cette figure céleste. Ils étaient seuls , le lieu était propice , l'occasion favorable : il sut en profiter , et malgré la plus vive résistance , il fut heureux. La belle madame Popot n'avait plus rien à lui refuser , lorsqu'il

lui renouvela le serment de l'adorer toujours...

— Toujours ! dit - elle avec une sorte de confusion. Oh ! répétez encore ce mot charmant ! j'ai besoin de l'entendre de votre bouche ! puisiez-vous ne jamais l'oublier ! Songez que , si je suis à vous , j'ai commis une grande faute ; mais je vous aime , et c'est là mon excuse.

— Femme adorée ! dit l'amoureux préfet , foi de chevalier , vous serez à jamais ma dame ! vous et l'honneur , voilà maintenant ma devise. Combien j'ai souffert depuis deux jours ! je n'osais espérer tant de bonheur : il est si grand que je douté encore de sa réalité. O ma belle , mon uni-

que amie, ange adoré; puis-je espérer que vous partagez tout mon amour ?

— Ah ! je puis maintenant vous faire un aveu ; je vais laisser parler mon cœur : je vous avais vu, vous m'aviez fait éprouver un trouble inconnu. Serais-je près de vous si j'eusse été insensible ? mais croyez-le bien ; ce n'est point le baron que j'aime en vous, c'est le plus aimable des hommes.

De si douces paroles transportèrent le baron : il la pressa de nouveau dans ses bras, sur son cœur, et l'amour le combla des plus enivrantes voluptés.

Il se félicitait de son bonheur et

dit à son amie : — Le présent ne doit point faire négliger l'avenir je voudrais vous voir sans cesse, et je sais que je ne le puis : quels moyens employerons-nous ?

— Ceux que vous choisirez, mon ami ; je suis maintenant toute à vous ; disposez de moi, je ne vous objecterai point que j'ai des ménagemens à garder ; ce serait offenser un homme tel que vous.

— Je vois que vous me connaissez. Soyez tranquille : je vous aime pour vous même ; malheur à l'homme qui peut compromettre celle dont il possède le cœur !

Mais à quoi bon nous inquiéter ?
Le vicomte qui va vous voir, vous

fera connaître mes intentions. Demain aurai-je le même bonheur qu'aujourd'hui ? O mon amie ! un mot, un seul mot ! vous m'entendez.

— Eh bien ! oui, répondit madame Popot, car je vous aime...

Le baron allait réclamer encore une nouvelle preuve de cet amour : on entendit du bruit ; c'était le secrétaire qui revenait et qui s'annonçait avec fracas.

— Il faut nous séparer, lui dit le baron.

— Hélas ! oui, mais pour nous revoir bientôt : adieu, mon ami. Un baiser donné et rendu scella cet adieu.

Le préfet disparut, madame Po-

pot resta seule ; le vicomte et le mari rentrèrent, Popot fut le seul qui ne se douta de rien. Il tenait à la main l'acte qui lui assurait la fourniture des bureaux de la préfecture.

— Je l'ai emporté sur mes nombreux rivaux, s'écriait Popot ; je vais gagner de l'or ! Il ignorait que ce métal auquel on attache tant de prix, et qui est tout pour les âmes froides et indifférentes, n'est rien pour celui dont le cœur est ouvert à l'amour et accessible au plus noble, au plus généreux de tous les sentiments. Heureux le mortel qui l'éprouve ! Plus heureux mille fois celui qui a la certitude d'être aimé !

Le vicomte reconnut à la rougeur

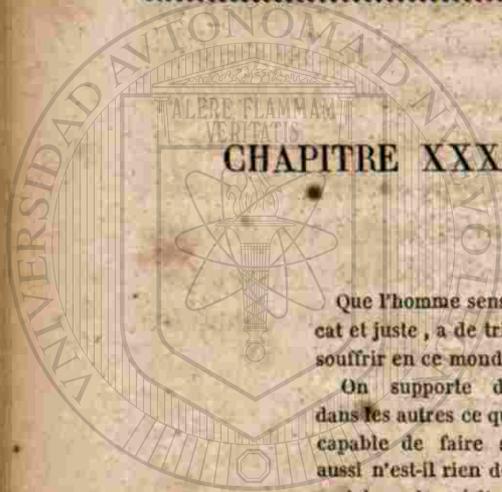
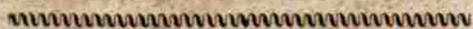
de la belle libraire, à son regard baissé et langoureux, à je ne sais quelle volupté qui se peignait dans tous ses traits, que le baron M..... avait trouvé le bonheur auprès d'elle et qu'elle l'avait partagé; elle lui parut encore plus jolie. Il est vrai que rien n'embellit comme la félicité. De plus, il s'aperçut que son œil scrutateur l'embarrassait, il cessa de la regarder avec autant d'attention.

Pour la mettre plus à son aise, il parla de ce qu'il avait fait avec le mari pendant leur absence.

— On ne tromperait pas facilement M. Bonnard, dit M. Popot; il examine les comptes avec une

scrupuleuse attention. J'ai cru qu'il n'en finirait pas; heureusement nous avions déjeûné, sans cela mon impatience eût été plus vive encore.

Il fut question de se quitter. Le vicomte laissa partir les époux. M. le préfet avait sans doute beaucoup de choses à lui dire, des ordres à lui donner, et il devait s'empressez de le satisfaire.



CHAPITRE XXXI.

Que l'homme sensible, délicat et juste, a de tribulations à souffrir en ce monde !!!

On supporte difficilement dans les autres ce qu'on est incapable de faire soi-même; aussi n'est-il rien de plus anti-social que le mérite.

Le vicomte se hâta de se rendre auprès du baron; il le trouva dans un ravissement inexprimable. — Je suis

le plus heureux des hommes, lui dit-il, avant qu'il lui eût adressé la parole. Cette femme est charmante; j'en suis fou. Elle surpasse en beauté, en esprit, tout ce que la ville de Versailles offre d'attraits. Les femmes de mes chefs de bureaux n'aiment que mon rang, ne briguent que les faveurs de la fortune, les dignités; elles rêvent l'intrigue dans les bras de l'amour et de la volupté; madame Popot, au contraire, ne voit que moi, mon titre n'est rien à ses yeux. Oui, mon ami, je suis à elle pour la vie; il ne manque qu'une chose à mon bonheur, c'est de la voir chaque jour et avec mystère: car c'est lui seul qui donne du prix

aux plaisirs de l'amour ; il faut donc que , sans plus tarder , tu trouves une petite maison hors de la ville , où nous puissions nous voir : qu'elle ne soit pas trop éloignée de sa demeure. Si cela est possible , qu'il y ait un jardin et plusieurs issues , à fin de pouvoir échapper aux regards des argus et des jaloux. Ainsi , mon cher B...., achève ce que tu as si bien commencé ; nous songerons ensuite à décorer ce local ; car il faut que ce soit le temple de l'amour , et que celle que j'aime , y reçoive mon hommage , au milieu de tout ce que les arts et la richesse auront de plus séduisant.

— Je vous promets de m'occuper de

cela aujourd'hui même. Nous avons , monsieur le baron , un excellent moyen de vaincre les difficultés ; c'est l'argent ; avec ce métal , il n'y a point d'obstacle qu'on ne surmonte. En amour comme en guerre , il ne faut pas craindre de faire des sacrifices.

— N'épargne rien ; songe avant tout qu'il faut que je la voie demain et qu'elle ne peut venir désormais à l'hôtel de la préfecture. Pars donc et reviens promptement m'annoncer le succès de tes démarches.

— Je ne sais quel pressentiment me dit que je réussirai ; ainsi soyez sans inquiétude , M. le baron. Si vous êtes le plus amoureux , vous méritez bien d'être le plus heureux

des hommes. Il quitta le préfet, qui fut se distraire à la chasse dans les bois de Satori, en attendant les plaisirs du lendemain.

Madame Popot, de son côté, s'occupait beaucoup de son amant. Les plaisirs qu'elle avait goûtés et qui, jusqu'alors, lui avaient été inconnus, parce que son cœur n'avait point cédé à l'amour; la volupté, dont elle venait d'éprouver les douceurs, la faisaient renaitre, pour ainsi dire, et la plaçaient dans un monde nouveau. Elle regrettait le temps qu'elle avait perdu, qu'elle avait passé dans l'indifférence, et elle se promit bien de se dédommager des jours qu'elle avait passés

sans aimer. Son mari ne fut plus pour elle qu'un être indifférent, ennuyeux; elle accusait le sort qui l'avait unie à un homme si peu fait pour elle.

Le vicomte trouva une petite maison commode dans l'avenue de Sceaux, fort peu fréquentée et telle que le baron la désirait. Le prix fut arrêté et sans obstacle; le vicomte paya sur le champ: les clefs lui furent remises. Il courut annoncer cette bonne nouvelle au préfet qui vint incognito visiter l'habitation; il la trouva convenable à ses projets. C'est ici, dit-il, que je serai vraiment heureux, loin du fracas des affaires. Tu as été mon compagnon

d'armes, tu seras le confident de mes amours, et lorsque je viendrai dans cet asile solitaire tu me suivras.

— M. le baron me fait honneur : soyez persuadé que je n'abuserai jamais de votre confiance.

— Il faut disposer tout de suite un appartement pour notre rendez-vous.

La nuit était venue ; il voulut passer devant la boutique de M. Popot ; le vicomte le conduisit sur la place d'armes ; le baron s'arrêta un moment, regretta de ne pouvoir entrer chez sa belle et se promit bien de se dédommager, le lendemain, de cette contrainte cruelle ; puis, ils

rentrèrent à l'hôtel au point du jour. L'heureux confident mit des ouvriers dans la maison ; il prodigua l'or, ce nerf des intrigues et des amours. On meubla d'abord un appartement, comme le baron le voulait ; il fut aussitôt arrêté que l'on profiterait du moment où les deux amans seraient absens de la maison, pour la rendre digne de les recevoir. Le vicomte B... présida à tout, et ceux qu'il employait pensèrent que c'était pour lui qu'il se donnait tant de peine. Il avait promis à madame Popot de lui rendre visite, il lui tint parole. Elle le reçut avec un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler ; il voulait lui parler de son

amant ; mais le mari allait et venait ; il trouva le moyen de lui dire les choses les plus flatteuses de la part du préfet ; il l'assura de tout son amour , il annonça que les entrevues auraient lieu dans une petite maison que monsieur le baron avait fait acheter , avenue de Sceaux ; il lui indiqua l'endroit où elle était située. Dès le jour même , elle pourrait s'y rendre ; son ami brûlait d'impatience et d'amour ; si elle partageait ses sentimens , ils se verraient. Elle n'était pas moins impatiente que le baron ; mais comment faire ?

— Écoutez , reprit le vicomte , je crois avoir trouvé un moyen !... Je vais aller chez monsieur le préfet ; il

se rendra à la petite maison : je reviendrai ensuite ici. Vous direz à votre mari que vous sortez , soit pour aller à la promenade , soit pour acheter des étoffes ; cela vous arrive quelquefois ?

— Oh ! très souvent.

— Votre mari ne pourra donc avoir aucun soupçon ; la maison a une entrée par une ruelle isolée ; je vais vous en apporter la clef : vous verrez une croix noire sur la porte ; vous ne pourrez vous tromper ; vous entrerez , et là vous rencontrerez votre amant. Demain nous aviserons à découvrir un nouveau moyen , car , si vous conserviez cette clef , votre mari pourrait s'en apercevoir et vous faire

des questions embarrassantes. Aujourd'hui il n'y a rien à craindre ; soyez prête à sortir , je vais revenir.

Le vicomte fut bientôt de retour : l'amour et l'amitié donnent des ailes. Il avait eu le temps d'annoncer au préfet que madame Popot allait partir pour le rendez-vous , il lui remit une clef ; puis , il revint chez madame Popot qui l'attendait : il lui donna une seconde clef du temple de l'amour. Un instant après elle dit à son mari qu'elle allait sortir pour se distraire et dissiper une migraine affreuse dont elle souffrait depuis le matin.

— Puisque vous allez à la promenade , madame , dit le vicomte , moi je reste pour faire société à votre mari ;

aussi bien j'ai à parler d'affaires avec lui. Allez , madame , allez , et puisiez-vous nous apprendre à votre retour que le mal dont vous vous plaignez a disparu.

— Va , ma bonne amie , lui répétait le mari ; prends garde de te fatiguer en marchant trop vite. Elle partit pour se rendre où l'attendaient l'amour et la volupté.

Je ne donnerai point le détail de ce qui passa entre les deux amans ; mon lecteur le devine aisément. Aux plus douces , aux plus tendres caresses , succéda le plus agréable entretien , et le baron M. ... , ainsi que sa belle maîtresse , furent tellement charmés l'un de l'autre que les heures

s'écoulaient trop rapidement ; il fallut enfin songer à se quitter, mais on se promit, de part et d'autre, de revenir le lendemain et de faire renaître ces fortunés momens.

Le vicomte avait tenu compagnie au mari qui ne songeait pas à l'absence de son épouse ; ce qui lui en fit perdre entièrement le souvenir, ce fut l'arrivée d'un homme que Popot avait connu bedeau de l'église Saint-Sulpice, à Paris, et avec lequel il avait toujours entretenu des relations pour des achats de livres de piété dont il avait eu besoin. Cet ex-jésuite était venu à Versailles pour quelques affaires et avait cru devoir descendre chez son ami. Il fut très

bien accueilli par Popot. Notre bedeau avait nom Scobardin ; c'était un homme de cinq pieds six pouces. Il ne plut pas au vicomte ; il avait un regard sombre et farouche qu'il cherchait en vain à tempérer par un langage doux et mielleux ; le son de sa voix était rauque et mal assorti avec ses paroles ; on démêlait une sorte de contrainte dans tout ce qu'il disait.

Après quelques questions oiseuses sur ce qu'il avait fait depuis qu'ils ne s'étaient vus et sur son voyage, le bedeau jeta les yeux de côté et d'autre dans la boutique et demanda où était madame.

— Elle est sortie, répondit Popot.

— Je vous fais cette question,

ajouta l'ex-jésuite , parce que , dans une de vos lettres , vous m'avez annoncé que vous étiez marié.

— Mon épouse ne tardera pas à rentrer. A peine il achevait ces paroles , que madame Popot rentra. M. B... examina quelle impression elle ferait sur le bedeau. Dès qu'il l'aperçut , il ne fut pas maître d'un premier mouvement , et ses yeux s'animerent d'un feu singulier. Le secrétaire vit bien que l'ex-jésuite n'était pas insensible à l'amour. Madame Popot ne l'avait pas aperçu d'abord , parce qu'il était placé dans un endroit obscur de la boutique , et qu'elle était plus occupée du vicomte , dont elle cherchait les re-

gards , afin de s'assurer si son mari n'avait point témoigné de l'impatience et de l'humeur. Il la rassura d'un coup-d'œil. Popot lui dit gaie-ment : — Ma bonne amie , voici monsieur Scobardin , dont je t'ai souvent parlé. Il est venu à Versailles , et il m'a fait le plaisir de descendre chez moi : je pense que tu partageras ce plaisir.

—Soyez le bien venu , monsieur , répondit madame Popot.

Scobardin se leva , et , en saluant , il prononça d'un ton mystique et les yeux baissés : — Que la paix et l'union soient toujours céans.

—Je vous remercie , monsieur.

Le vicomte , qui ne voyait pas le

bedeau d'un bon œil, changea la conversation et demanda à madame Popot si la promenade lui avait été salutaire.

— Oui, monsieur, et je me propose de la renouveler souvent.

— Je vous le conseille: le grand air est favorable à la santé; mais le temps s'est écoulé si vite que j'ai oublié plusieurs affaires qui m'appellent à la préfecture. Je vais donc prendre congé de vous: je ne sais si je vous verrai demain.

— Pourquoi donc, dit le mari; je suis tellement accoutumé à vos visites, que si vous ne veniez pas, il me manquerait quelque chose.

— Eh bien! attendez moi demain;

ne fût-ce qu'un moment; nous nous verrons, comptez sur moi... Madame, agréez l'hommage de mon respect.

— Nous avons là un bien bon ami, dit le mari, lorsque le vicomte fut sorti, en s'adressant au vieux Scobardin: c'est le secrétaire général du préfet, que le hasard m'a fait connaître au spectacle de Versailles... C'est un homme fort obligeant qui, par son crédit, m'a fait obtenir la fourniture des bureaux de la préfecture. Il jouit de toute l'estime de monsieur le baron... il nous a conduit, il y a deux jours, à l'hôtel de la préfecture. Nous y avons déjeuné avec lui; le repas était délicieux: n'est-il pas vrai, ma femme?

Il y avait des truffes en abondance ; nous buvions le Champagne à plein verre.

— Le baron M... est-il toujours le même , demanda le bedeau.

— Comment ! il n'est pas changé ; que voulez-vous dire , reprit Popot ?

— Je vous demande s'il est toujours galant.

— Oh ! je n'en sais rien : on le dit ; au reste peu m'importe , répondit Popot.

Scobardin , en parlant ainsi , avait jeté les yeux sur l'épouse. Elle avait fait un mouvement qui ne lui avait point échappé : il se promit de continuer ses observations.

Madame Popot ne pouvait définir ce que lui inspirait cet homme ; mais elle le voyait avec peine dans sa maison. Son air , son maintien , ses regards , la remplissaient d'une sorte d'épouvante ; son sourire même la faisait trembler ; elle en parla à son mari qui regarda ces craintes comme un enfantillage.

— C'est un saint homme , lui dit-il , tu t'accoutumeras à lui ; au reste , il retourne à Paris sous trois jours.

Madame Popot pensa au préfet , au bonheur qu'elle avait goûté près de lui , et toutes ses idées sombres s'évanouirent. — Je le verrai demain , se dit-elle ; pourquoi faut-il

que je couvre de l'ombre du mystère les plus beaux momens de ma vie ?

Chacun se retira. Le bedeau demanda à entrer dans la chambre que le cousin Brismiche lui avait préparée ; madame Popot le vit sortir avec une sorte de joie. Le jour parut. Scobardin était déjà en prières , et , dès qu'il entendit son ami , il vint le trouver , et lui demanda quelles étaient les heures de la journée où il se livrait à des exercices de piété , et quelles étaient les occupations de son épouse. Les réponses que lui fit Popot ne parurent pas le satisfaire , et il s'écria avec une sorte d'indignation : — Prenez garde , monsieur

Popot , votre salut et celui de votre épouse sont en danger.

— Je ne le crois pas.

— Je vous le prouverai.

Le vicomte arriva , il salua le libraire , regarda à peine le bedeau et demanda des nouvelles de madame Popot.

— Elle est encore dans son appartement ; je vais l'appeler.

— Non , je voulais savoir seulement si elle est encore indisposée.

Scobardin écoutait sans mot dire ; enfin il s'adressa au vicomte et lui fit observer qu'il paraissait s'intéresser beaucoup à madame.

— Mais , monsieur , cela ne vous regarde pas , lui dit brusquement le

vicomte; occupez-vous de vos affaires à Paris et laissez-nous tranquilles à Versailles. Ainsi finissons, car je n'aime pas les gens de votre profession. Et il lui tourna le dos.

Le bedeau parut mécontent; le vicomte s'en moqua. Popot invita le bedeau à modérer son zèle. Sur ces entrefaites madame Popot entra; M. B... montra plus d'empressement afin de contrarier Scobardin; il ne se doutait pas que cette innocente plaisanterie aurait les suites les plus funestes. Pendant que le mari s'occupait de son magasin, le secrétaire dit à madame Popot, de la part du préfet, quelques mots que le jésuite ne put entendre; mais il soupçonna

une partie du mystère, et il résolut d'en tirer avantage ou de se venger.

— Je vais faire quelques courses dans Versailles, dit-il, et rendre visite au sacristain de la paroisse Notre-Dame; ne soyez point surpris si vous ne me revoyez pas dans la journée, car je serai sans doute retenu; mais je reviendrai avant la nuit. Il salua, et partit.

— Que le ciel le conduise si loin qu'il ne revienne jamais! s'écria le vicomte; cet homme là ne me plaît pas du tout: il m'a tout l'air d'un oiseau de mauvais augure. Si vous m'en croyez, monsieur Popot, vous vous débarrasserez promptement d'un pareil hôte: d'où vous est-il venu?

Popot répondit qu'il l'avait connu à Paris avant son mariage avec madame Popot.

— Qu'il retourne dans la capitale ; ce qui vaut beaucoup mieux pour vous, mon cher monsieur Popot, c'est une nouvelle que j'ai à vous annoncer. Monsieur le préfet, d'après la demande que je lui ai faite, et sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vous et de vos talens administratifs, sollicite pour vous auprès du ministre, la sous-préfecture de Sceaux ; il veut plus même ; il consent à ce que vous ayez l'honneur de lui être présenté par moi. Demain je vous introduirai dans son cabinet, et là vous pourrez lui témoigner

votre reconnaissance et votre respect.

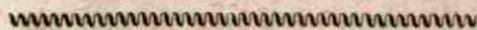
Le pauvre Popot voulait parler, mais il ne savait en quels termes s'exprimer.

— Point de remerciemens, mon cher, je sais tout ce que vous pourriez me dire en pareille circonstance.

— Et moi, monsieur, reprit madame Popot, ne me sera-t-il pas permis de vous témoigner ma reconnaissance ?

— Madame, tout ce qui sort d'une aussi jolie bouche que la vôtre ne peut que flatter infiniment. Regardez-moi, je vous prie, comme le meilleur, comme le plus fidèle de vos amis, et je m'estimerai trop heureux.

Le préfet avait eu un entretien avec son secrétaire ; la belle madame Popot était tout pour lui. C'étaient moins ses attraits qui l'enchaînaient, que les charmes de son esprit, les précieuses qualités de son ame et de son cœur. Cette femme adorable n'avait été, jusqu'à ce moment, qu'un diamant brut ; il fallait, pour lui donner cet éclat, qu'elle connût l'amour, et M. le baron avait été son maître. Qui n'eût désiré avoir une semblable écolière ? O femmes ! sexe adoré, c'est vous qui nous faites ce que nous sommes ; c'est à vous que nous devons le bonheur et souvent la gloire.

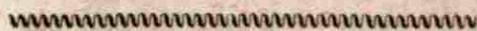


CHAPITRE XXXII.

Certains hommes sont souvent si ridicules qu'il ne m'est jamais arrivé d'arrêter ma pensée sur un seul d'entre eux sans pitié, sans dégoût, ou sans étonnement, et bien rarement sans éprouver les trois impressions à la fois.

Revenons à notre bedeau. Le vieillard était encore vert malgré ses soixante ans. Son cœur avait parlé,

Le préfet avait eu un entretien avec son secrétaire ; la belle madame Popot était tout pour lui. C'étaient moins ses attraits qui l'enchaînaient, que les charmes de son esprit, les précieuses qualités de son ame et de son cœur. Cette femme adorable n'avait été, jusqu'à ce moment, qu'un diamant brut ; il fallait, pour lui donner cet éclat, qu'elle connût l'amour, et M. le baron avait été son maître. Qui n'eût désiré avoir une semblable écolière ? O femmes ! sexe adoré, c'est vous qui nous faites ce que nous sommes ; c'est à vous que nous devons le bonheur et souvent la gloire.



CHAPITRE XXXII.

Certains hommes sont souvent si ridicules qu'il ne m'est jamais arrivé d'arrêter ma pensée sur un seul d'entre eux sans pitié, sans dégoût, ou sans étonnement, et bien rarement sans éprouver les trois impressions à la fois.

Revenons à notre bedeau. Le vieillard était encore vert malgré ses soixante ans. Son cœur avait parlé,

ou plutôt certain désir charnel l'ailguillonnait. Il n'avait pu voir madame Popot sans éprouver ce que tous les hommes ressentent en voyant le chef-d'œuvre de la nature. Son état ne lui avait fait faire aucun retour sur lui-même, aucune réflexion sage : il était amoureux, et, qui plus est, sans le soupçonner, rival du préfet de Versailles. Malgré ses principes religieux, il ne se faisait aucun scrupule de violer les droits de l'hymen et de l'hospitalité. Comme il ne pouvait approfondir lui-même le secret dont il avait certain pressentiment, ni surveiller la conduite de celle qu'il flétrissait de son jésuitique amour, il demanda au sacris-

tain de la paroisse Notre-Dame de Versailles de lui faire connaître un homme adroit, intelligent et discret, qui suivrait madame Popot dans tous les lieux où elle se rendrait. Le digne ami de Scobardin se proposa et promit au bedeau de suivre ponctuellement ses instructions. Le vieillard amoureux recommanda le secret, sous peine de la damnation, et son agent le promit.

Scobardin, en quittant la sacristie, amena son affidé sur la place d'armes, où logeait madame Popot; il lui prescrivit de le suivre de loin, de bien remarquer la maison dans laquelle il entrerait, de se trouver le lendemain matin au même endroit,

et d'y rester jusqu'à ce qu'il vit sortir une dame dont il lui fit le portrait, et qui était trop remarquable pour qu'on pût s'y méprendre. Il fallait suivre cette dame partout où elle irait et l'attendre jusqu'à ce qu'elle sortit, afin de rendre compte de toutes ses démarches.

Notre homme promit de faire ce qui lui était enjoint; il vit entrer son ami, examina la maison, et s'y trouva le lendemain pour suivre celle dont il allait troubler le bonheur et les amours. Malheureux amans! quel sort vous est réservé! Était-ce d'un homme qui s'était consacré à Dieu que vous deviez attendre les maux qui allaient vous accabler?

Le bedeau rentra chez Popot; il affecta une douceur, une bonhomie, qui étaient bien loin de son ame fourbe et atroce. Après avoir parlé à ses hôtes de la joie qu'il ressentait de l'aimable accueil qu'il avait reçu de ses confrères de Versailles, il se retira dans sa chambre. Le crédule époux fit observer à sa chère moitié combien Scobardin avait paru bon et sensible, et il lui dit: — Tu vois que tu t'es trompée sur le compte de cet honnête homme. Mais elle n'en conserva pas moins dans son ame une crainte qu'elle ne pouvait ni vaincre, ni définir.

Le baron M...., ivre d'amour, ne songeait qu'à sa belle; il venait de

la quitter, de jouir de tout ce que la volupté pouvait lui offrir de plus séduisant, il avait la certitude d'être aimé et il n'était pas heureux. Peut-on l'être loin de celle qu'on aime? Non, la suprême félicité est dans la possession exclusive de l'objet dont on est épris. L'amour est ingénieux à se tourmenter; le préfet se créait des chimères; mais son fidele secrétaire le rappelait à lui-même.

— Ah! mon ami, disait le baron, si tu connaissais comme moi madame Popot, tu trouverais que je suis encore trop raisonnable. As-tu donné des ordres pour que cette maison où je la vois devienne un séjour enchanté et vraiment digne d'elle?

— Oui, monsieur; dès que vous en sortez, les ouvriers y entrent. Tout est réglé, et, dans deux jours, vous serez entièrement satisfait; il ne manquera rien de ce qui pourra flatter les yeux de votre belle maîtresse.

— Allons, disait le baron, je la verrai demain; que le temps s'écoule lentement au gré de mon impatience, lorsque je suis loin d'elle! il me semble qu'il redouble de vitesse lorsque je la vois.

Madame Popot éprouvait de son côté les mêmes soucis que son amant; elle était plus à plaindre que lui. Il pouvait s'entretenir avec le vicomte; mais elle n'avait d'autre confident que son cœur; la contrainte dans

laquelle elle vivait la rendait malheureuse ; l'espoir seul de voir son amant la maintenait ; elle se disait :

— C'est un sacrifice que je fais, puis-je acheter trop cher un bonheur, hélas ! trop court?...

C'est dans ces agitations continues qu'elle passait une partie des jours et des nuits , où l'amour la livrait parfois à de longues insomnies. O vous qui aimez, qui avez aimé, vous savez qu'un instant de bonheur, qu'un regard de son amie , console un amant d'un siècle d'inquiétudes et de chagrins ! Tels étaient le préfet et la belle libraire.

Le mari songeait qu'il verrait M. le baron M..., qu'il lui serait présenté.

Il était embarrassé de ce qu'il aurait à dire. Le bedeau s'occupait de l'exécution de ses odieux projets ; il brûlait d'assouvir sa passion en se vengeant. On voit que ces quatre personnages étaient agités par des sentimens bien divers.

Le vicomte , fidèle à sa promesse, vint chercher notre marchand. Il vit son épouse , et un signe d'intelligence lui annonça que, lorsque son mari serait de retour , elle pourrait se rendre où le baron l'attendait déjà. Il emmena le bon M. Popot, qui devint tremblant lorsqu'il fut en présence du préfet ; mais le baron M... le rassura par sa bonté ; il lui fit plusieurs questions auxquelles Popot

répondit, puis, changeant le sujet de la conversation, il lui dit : — Mon secrétaire m'a appris que vous aviez une épouse tendre et fidèle ; je veux que vous lui offriez quelque chose de ma part. Voici une chaîne d'or et un jonc en diamant qu'elle ajoutera à ses bijoux ; je désire qu'elle s'en pare dès aujourd'hui. Portez les à madame votre épouse, et comptez sur ma protection. Vous avez un bon et véritable ami dans le vicomte ; conservez-le mon cher M. Popot.

Le pauvre homme sortit enchanté de cette entrevue et se hâta de retourner chez lui pour remettre à son épouse le cadeau que lui faisait M. le baron ; il lui rendit compte de l'ac-

cueil agréable qu'il avait reçu, et, en lui donnant les bijoux, il ajouta : — Le préfet désire que tu les portes dès aujourd'hui.

— Je vais, dit madame Popot, mettre cette chaîne d'or à mon cou ; quant à cette jolie bague elle me servira de coulant pour mon sautoir en cachemire.

— Comme il te plaira, ma poule ; puis s'adressant à Brismiche. — Où est donc mon vieil ami Scobardin ?

— Il est sans doute dans la ville pour affaire ou bien dans sa chambre, occupé à écrire quelques lettres pour Paris.

— Je vais, reprit Popot, lui faire part de mon bonheur et de ma joie. ®

— Et moi, je vais me parer de ces bijoux et faire une visite à madame Sainval notre voisine.

— C'est fort bien, il faut te faire honneur du cadeau de monsieur le préfet.

Madame Popot sortit et son époux alla trouver le perfide vieillard.

L'homme qui avait été aposté par le jésuite se trouvait là. Il vit partir madame Popot, il la suivit, et la vit entrer dans la maison où l'attendait déjà monsieur le baron. Il se plaça de manière à la voir sortir lorsqu'elle retournerait chez elle. Quels furent la joie et le délire de ces tendres amans lorsqu'ils se retrouvèrent ensemble ! Ils ne pouvaient suffire à

leur ravissement. Le baron était enchanté de voir sur le cou de son amie la chaîne d'or et la bague en sautoir qu'il lui avait offerte. Madame Popot lui disait : — Qu'il m'est doux de porter ce qui vient de vous ! Ces discours n'étaient interrompus que par les baisers les plus tendres.

Le préfet fit examiner à sa maîtresse les changemens qui avaient été faits dans la maison et qui prouvaient le goût du vicomte : — C'est le temple dont vous serez la divinité, lui dit le baron, où je veux vous adorer, vous prodiguer mes hommages et vous répéter sans cesse que je vous aimerai toujours.

— Ah ! oui, toujours, répondit-

elle; je ne veux jamais changer; et pour que ce joli mot de toujours soit sans cesse présent à votre mémoire, je veux le broder sur une bourse en perles d'Allemagne, avec nos chiffres enlacés, et je vous prierai de la porter pour l'amour de moi. Je me mettrai aujourd'hui même à l'ouvrage.

— Cette idée m'enchanté, dit le passionné baron. De quelle couleur sera-t-elle?

— Bleu-ciel; c'est la couleur à la mode, et, de plus, celle de l'amour et de la fidélité.

Le baron, transporté, la pressa sur son cœur et répéta à plusieurs reprises : Toujours, toujours ! Moments pleins de charmes, heures

fortunées, plaisirs si purs de l'amour-heureux, pourquoi faut-il que vous soyez si souvent mêlés d'amertume? Nos deux amans se livraient à la plus douce sécurité; ils ne se doutaient pas que l'orage grondait sur leur tête, que la méchanceté et le crime ourdissaient contre eux la trame la plus noire. Jamais ils ne s'étaient témoigné tant d'amour, et jamais il ne leur parut plus pénible de se quitter.

Il fallut pourtant se séparer. Madame Popot sortit, et le malheureux sacristain, chargé de l'observer, se trouvait là : il suivit encore ses pas, la vit rentrer chez elle, et retourna à la paroisse. Il y rencontra Scobar-

din qui l'attendait. Il lui rendit compte de la manière dont il avait exécuté ses volontés. Le bedeau le félicita sur son intelligence. — Mais cela ne suffit pas, lui dit-il; il faut que vous veniez avec moi pour me montrer la maison dans laquelle cette personne est entrée. Partons, et sur la route je vous donnerai de nouveaux ordres que vous exécuterez avec exactitude. Comptez sur ma reconnaissance et sur une récompense proportionnée au service que vous m'aurez rendu.

Ils s'en allèrent ensemble dans l'avenue de Sceaux où était située la petite maison; le bedeau en observa l'entrée attentivement; il dit ensuite

à son complice : — Vous n'avez pas vu entrer d'autre personne?

— Non, monsieur, répondit le sacristain.

— Il faut qu'il y ait une seconde issue, reprit Scobardin.

Ils tournèrent les murs du jardin, et Scobardin, qu'un malin génie inspirait sans doute, calcula que la porte devant laquelle ils se trouvaient devait être celle de la maison où se rendait madame Popot.

— Ecoutez, dit-il à cet homme, je vais vous quitter; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Je retourne à la paroisse Notre-Dame où je vous attendrai. Informez-vous adroitement à qui appartient cette

maison, par qui elle est occupée ; ensuite vous reviendrez me rendre compte de ce que vous aurez appris. Ne perdez pas de temps.

Le hasard ne le servit que trop bien. Dès que Scobardin l'eut quitté, il s'avança du côté de la maison ; un homme du voisinage, qui connaissait le sacristain, vint à lui et lui demanda ce qu'il faisait là.

— Je regarde cette maison qui me paraît fort agréable.

— Je le crois bien dit l'autre ; mais l'intérieur est bien autre chose encore ; c'est semblable à un palais ; celui du roi n'est pas plus brillant.

— A qui appartient-elle donc ?

— On ne le dit pas ; mais M. le

vicomte B... y vient souvent. C'est lui qui la fait décorer ; on dit que, depuis quelques jours, on y a vu entrer monsieur le préfet, mais incognito ; il y a sans doute quelque intrigue amoureuse là-dessous. Mais chut ! cela ne nous regarde pas ; il y a des choses sur lesquelles il ne fait pas bon de parler. Si je ne vous connaissais pas, j'aurais, ma foi, retenu ma langue ; vous êtes d'un état où l'on apprend à se taire, et c'est ce qui me tranquillise.

— C'est comme si vous n'aviez pas parlé. Sait-on quelle est la belle qui se rend ici ?

— Non, on ne la voit point ; elle est peut-être dans la maison. Il y a

une autre porte, derrière, dans une petite ruelle voisine, du côté du jardin. La dame entre peut-être et sort par là. Au reste, je ne m'en inquiète guère; et puis, il ne ferait pas bon d'observer; ces gens-là ont le bras long; il pourrait fort bien en cuire aux curieux.

— Je le crois.

— Je vous quitte, dit le causeur.

— Et moi, je retourne à ma paroisse; l'heure où l'on va fermer les portes approche. Adieu.

— Au revoir.

Le sacristain se rendit promptement où l'attendait le bedeau. Il lui rendit compte de ce qu'il avait appris. — C'est très bien, dit Scobar-

din; vous en savez beaucoup plus que je ne pouvais l'espérer. Demain, vous vous rendrez encore au même endroit. Vous suivrez la personne; vous resterez dans cette ruelle, près de la maison, pour la voir entrer. J'irai vous rejoindre avant qu'elle ne sorte. Surtout, soyez discret et prenez garde de rencontrer celui qui vous a si bien informé aujourd'hui. Faites exactement ce que je vous ai prescrit. A demain, mon cher ami.

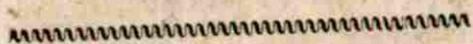
Le perfide bedeau retourne chez son hôte, la rage et la jalousie dans l'âme. Il sut se contraindre et dissimuler, afin de mieux assurer le succès de ses infâmes projets; il trouva, en entrant, madame Popot assise

dans le même appartement que son époux ; ils parlaient familièrement ensemble ; le mari dit à Scobardin :—

Soyez le bien venu , mon cher ; prenez part à notre bonheur ; vous avez de l'amitié pour nous , et je suis certain que vous partagerez notre joie.

Il lui raconta ce qui lui était arrivé , les bontés de monsieur le préfet , et lui montra le superbe présent qu'il avait fait à son épouse.

— Je vous fais mon compliment , madame , reprit le bedeau. Cette chaîne d'or est d'un goût délicieux et ces diamans d'une blancheur éclatante. Brismiche vint annoncer que le souper était servi ; ensuite ils se séparèrent pour aller prendre du repos.



CHAPITRE XXXIII.

La haine est un sentiment atroce qu'une ame basse peut seule éprouver.

Quand on parcourt la carrière des crimes et des abus , on doit s'attendre à rencontrer beaucoup d'ennemis.

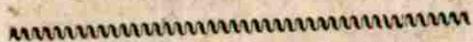
Le lendemain tout se passa comme la veille ; madame Popot sortit : elle fut suivie par son observateur. Elle

dans le même appartement que son époux ; ils parlaient familièrement ensemble ; le mari dit à Scobardin :—

Soyez le bien venu , mon cher ; prenez part à notre bonheur ; vous avez de l'amitié pour nous , et je suis certain que vous partagerez notre joie.

Il lui raconta ce qui lui était arrivé , les bontés de monsieur le préfet , et lui montra le superbe présent qu'il avait fait à son épouse.

— Je vous fais mon compliment , madame , reprit le bedeau. Cette chaîne d'or est d'un goût délicieux et ces diamans d'une blancheur éclatante. Brismiche vint annoncer que le souper était servi ; ensuite ils se séparèrent pour aller prendre du repos.



CHAPITRE XXXIII.

La haine est un sentiment atroce qu'une ame basse peut seule éprouver.

Quand on parcourt la carrière des crimes et des abus , on doit s'attendre à rencontrer beaucoup d'ennemis.

Le lendemain tout se passa comme la veille ; madame Popot sortit : elle fut suivie par son observateur. Elle

trouva le préfet qui l'attendait avec une impatience que chaque jour semblait rendre plus vive et qui augmentait ainsi que sa tendresse.

Elle avait apporté de la soie et des perles : elle se mit à travailler à la bourse promise. Le baron était debout devant elle ; il admirait avec quelle grâce, avec quelle adresse elle conduisait son aiguille. — Des doigts si jolis, de si belles mains seraient dignes de porter un sceptre, et la couronne la plus précieuse s'embellirait sur votre front radieux, disait l'amoureux, le passionné préfet.

Madame Popot le regardait avec des yeux où se peignaient les désirs les plus vifs et les plus ardents. La

bourse en perles fut mise de côté pour les satisfaire et non pour les éteindre. Quand l'amour est partagé, qu'il est sincère, ne sont-ils pas toujours renaissans ?

— O mon amie ! répétait le baron, pourquoi ne vous ai-je pas connue plus tôt ? Je n'ai réellement un cœur que depuis le jour où je vous ai vue, je ne suis heureux que depuis que je vous possède. Que ne m'est-il permis de changer l'ordre de la nature ? nous serions immortels.

— Le ciel nous devrait ce miracle, ajoutait la séduisante madame Popot.

Le rendez-vous s'était prolongé plus qu'à l'ordinaire, et nos amans

se décidèrent à regret à se quitter; il semblait que quelque chose leur disait : Ne nous séparons plus.

Lorsqu'il doit nous arriver un événement fâcheux ou funeste, je ne sais quel pressentiment, qu'on ne peut définir, vient presque toujours nous l'annoncer. M. le préfet accompagna son amie jusque dans le jardin, et, lorsqu'elle fut partie, il erra dans les bosquets. Le vicomte, qui avait vu l'absence du préfet se prolonger, était inquiet; il vint le trouver et ces messieurs restèrent ensemble dans le jardin.

En vérité, lui dit le baron, j'ai peine à m'arracher d'auprès de cette femme adorable, et je me plais dans

ces lieux qui sont tout pleins de sa présence.

Enfin, lorsque la nuit fut venue, ils retournèrent à l'hôtel. Madame Popot arriva chez elle, suivie et observée par ses deux argus; car le bedeau était venu rejoindre son digne confident; il s'arrêta quelque temps pour lui recommander de revenir le lendemain, et il rentra plein de rage et de dépit, se promettant toujours de troubler le bonheur des amans, si l'on ne répondait pas à ses vœux.

Le mari, en revoyant son épouse, lui dit : — Je t'attendais avec un peu d'impatience; j'ai à terminer une affaire qui m'oblige à sortir. Notre ami

(196)

Scobardin vient de rentrer, il te tiendra compagnie. Qu'en dites-vous, mon cher?

Le vieux tartuffe répondit comme un homme qui n'était pas fâché de trouver l'occasion de parler à madame Popot; le moment était favorable; il allait être seul avec elle.

Le mari les laissa ensemble; la charmante femme allait et venait dans la maison. Scobardin la regardait; il rêvait aux moyens de commencer l'entretien; enfin il se décida à parler et voici comme il débata.

— Vous paraissez très heureuse dans votre ménage et votre union vous offre mille agrémens.

(197)

— Oui, monsieur, il ne me reste rien à désirer.

— Je le crois.

— Vous pouvez en être persuadé.

— C'est la fidélité et la foi conjugale qui en font tout le charme?

— Je n'ai rien à me reprocher, et mon mari...

— Que dites-vous?

Madame Popot surprise regarda le bedeau.

— Quoi! madame, vous osez parler ainsi, lorsque chaque jour, vous trahissez l'époux le plus respectable et le plus confiant?...

Elle voulut répondre. — Taisez-vous, femme parjure, femme adultère! Je sais tout, je n'ignore pas

où vous allez chaque jour , avec qui vous vous trouvez ; je vous ai vue sortir de la maison où vous vous abandonnez aux plus coupables égaremens , et je vais instruire votre mari , je vais tout lui découvrir.

— Ah ! monsieur , gardez-vous d'accomplir cet affreux projet. Il y va de ma vie.

— Eh bien ! je consens à me taire, mais à une condition. Songez que votre secret m'appartient.

— Eh bien ! quelle est cette condition.

— Ecoutez-moi, les momens sont chers ; je vais m'expliquer sans détour. Je vous aime, je n'ai pu vous voir sans ressentir ce que vos attraits

font éprouver à un autre plus heureux que moi : que je partage son bonheur et je vous servirai au lieu de vous nuire. Un autre demanderait le sacrifice de son rival ; je suis plus généreux , je ne l'exigerai pas.

Tandis qu'il parlait , madame Popot avait retrouvé sa force et son énergie. — Monstre ! lui dit-elle , oses-tu bien me faire une pareille proposition ? J'ai pu avoir une faiblesse, mais avec toi , ce serait un crime horrible : plutôt mourir mille fois.

— Ce sont des mots , reprit le beau-deau , qui dévoilait son affreux caractère ; pour bien vous donner le temps d'y songer , j'attendrai jusqu'à

demain. Ce délai expiré, tremblez. Au reste, je vous en prévient, mon âge et mon caractère me mettent à l'abri du soupçon ; lors même que je serais convaincu de la proposition que je vous ai faite, je trouverais encore le moyen d'éluder la vérité, en disant que j'ai parlé ainsi pour découvrir vos sentimens secrets. Songez à ce qui vous reste à faire. Vous pouvez bien avoir pour moi la faiblesse que vous avez pour un autre ; l'impérieuse nécessité vous en fait un devoir. Vous n'irez pas, j'espère, alléguer la constance et la fidélité, lorsque vous avez trahi la foi conjugale et la vertu. Je vous le répète, songez-y bien ; demain, vous

serez à moi où je ne garde plus aucun ménagement.

Madame Popot lui lança un regard foudroyant, et Scobardin, avec un sourire amer, lui dit : — Ma belle dame, ce coup-d'œil ne m'impose pas. Il s'adoucir, si vous voulez conserver votre bonheur et votre repos. C'en est assez ; j'entends votre époux ; et Popot entra.

L'hypocrite, l'infâme vieillard était tellement maître de lui, qu'il parut aussi calme que s'il eût fait une bonne action. Quant à madame Popot, afin de cacher son émotion, elle annonça qu'elle avait besoin de repos. Le bedeau se retira ; on ne peut croire que ce fut par complai-

sance, un tel homme n'était pas susceptible d'un sentiment délicat et d'une action qui annonçât des égards et un procédé honnête; au reste, c'était un ex-jésuite qui avait conservé tout le caractère de ces bons messieurs de Montrouge.

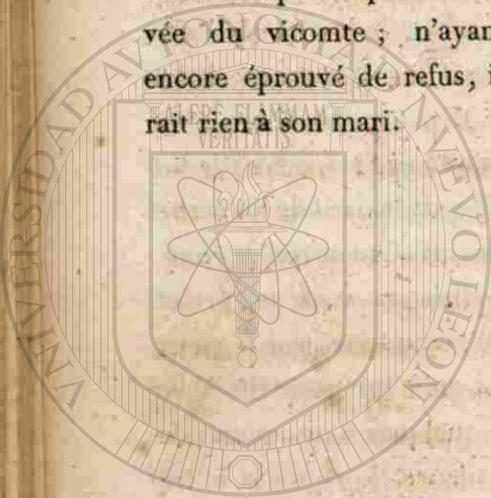
La malheureuse femme passa la nuit dans les plus cruelles angoisses; la conduite du bedeau, les reproches que son mari était en droit de lui adresser, l'affligeaient moins que la crainte d'être privée du bonheur de revoir son amant.

La seule idée des propositions faites par Scobardin la faisait frémir. Elle se flattait de pouvoir se soustraire à la vengeance et aux projets de ce

monstre; et elle mettait toute son espérance dans le vicomte, qui, sans doute, viendrait le lendemain; elle lui confierait ses peines et il les calmerait. Il pouvait arriver qu'un obstacle imprévu l'empêchât de lui parler; elle prit le parti de lui écrire tout ce qui lui était arrivé: comment ses liaisons avec le préfet avaient été découvertes par le vieux bedeau, ce qu'il lui avait dit à ce sujet, et à quel prix il promettait de garder le silence. Lorsque sa lettre fut terminée, elle se trouva plus tranquille, mais il lui fut impossible de se livrer au sommeil; elle eut voulu déjà voir paraître le jour. Elle se promet bien de faire en sorte de

(204)

ne pas rester seule , afin que Scobardin ne pût lui parler avant l'arrivée du vicomte ; n'ayant point encore éprouvé de refus, il ne dirait rien à son mari.



(205)

~~~~~

## CHAPITRE XXXIV.

Ce ne sera pas ma faute si les prêtres persistent dans leur manière d'être ; car je ne leur ai rien caché de ce qu'ils m'ont fait voir : je me crois quitte avec eux ; je leur ai bien rendu tout ce qui leur revenait.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Enfin la nuit s'écoula , et , dès le matin , le secrétaire se présenta chez le libraire. ®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

—Le ciel me favorise, dit madame Popot, il ne veut pas que la méchanceté triomphe du plus parfait et du plus sincère amour. Elle trouva moyen de lui remettre son billet, et elle avait eu le soin d'écrire dessus : *Lisez sur le champ*. Le vicomte se douta, en le regardant, que ces mots annonçaient un secret important, et, après avoir dit quelques mots au mari, il lui demanda la permission d'entrer dans son cabinet pour écrire quelque chose dont il avait oublié de prendre note avant de sortir de la préfecture. M. Popot l'y conduisit et le laissa seul.

A peine eut-il lu le billet, qu'étonné de l'audace du vieillard, il

dit : — Je vais punir ce scélérat. Un moment de réflexion lui fit connaître qu'il ne pouvait éclater sans compromettre la maîtresse du préfet. Il sut commander à sa juste colère, et rentra dans l'appartement : madame Popot vit dans ses regards toute l'indignation dont il était pénétré, le vicomte lui fit signe de se calmer et l'espoir rentra dans son cœur.

Après quelques instans d'entretien, M. B... s'informa de l'endroit où était le bedeau.

— Il est dans sa chambre, répondit Brismiche.

— Je voudrais lui parler pour lui demander des nouvelles du vicairé de Saint-Sulpice. ®

— Je vais vous conduire à la chambre du respectable vieillard.

— Vous m'obligerez. Et ils s'y rendirent tous deux.

Le vicomte trouva Scobardin qui se promenait dans la chambre où il était entré sans façon. Le bedeau parut surpris de le voir.

— Ma visite vous étonne, monsieur, lui dit le secrétaire; je vais sans préambule vous en apprendre le motif. Laissez-nous, dit-il en se tournant vers Brismiche, qui se retira en fermant la porte.

— Tenez-vous un peu à la vie? s'écria le vicomte.

Scobardin le regarda en lui disant :

— Pourquoi cette question?

— Si vous y tenez, gardez-vous de chercher à mettre le trouble dans cette maison et à effrayer une femme que vous devriez respecter. Je sais ce que vous avez dit, ce que vous avez fait, ce que vous avez osé demander, misérable ! Infâme ! tu mériterais que je te fisse conduire à l'instant même en prison, si je ne craignais de compromettre des époux respectables.

Le bedeau effrayé, et aussi lâche qu'il était scélérat, se jeta aux pieds du vicomte et promit tout ce qu'il voulut.

— Cela ne suffit pas, il faut que tu me dises, à l'instant même, quels sont les moyens que tu as employés

pour tout découvrir, et le nom de ton complice.

Scobardin lui avoua tout, ainsi que la demeure du pauvre sacristain qui l'avait secondé.

— Où est-il en ce moment ?

— Dans l'avenue de Saint-Cloud, au coin de la place d'armes, où il attend que l'épouse de mon hôte sorte, pour la suivre. Ils approchèrent de la fenêtre et il le lui fit connaître.

— Garde-toi surtout de dire un seul mot, de faire un geste, et même de sortir aujourd'hui de cette maison, ou c'est fait de toi. Reste dans ta chambre jusqu'à ce que jereviene; je descends; dans un moment tu me

reverras. Exécute ponctuellement ce que je te dis, ou tremble; car je te reconnais maintenant; tu es un forçat libéré et chef d'un certain complot....

Le vicomte sortit en disant à madame Popot et à son mari qu'il allait revenir; lorsqu'il fut sur la place, il s'approcha du sacristain qui attendait le bedeau et lui dit: — Suivez-moi; c'est de la part de votre estimable ami, monsieur Scobardin.

A ce nom le pauvre homme ne fit aucune difficulté; le vicomte le conduisit à un corps-de-garde voisin, et, se faisant connaître à l'officier qui commandait le poste, il lui dit:

— Gardez cet homme avec le plus

grand soin ; c'est un conspirateur. Vous m'en répondrez sur votre tête.

Il retourna promptement chez madame Popot qui ne savait que penser de tout ce qu'elle voyait ; il remonta dans la chambre du bedeau, et, pour s'assurer du jésuite, il lui dit : — Je me repens de ma trop grande bonté ; vous allez me suivre et je vous conduirai dans un lieu où je n'aurai rien à craindre de votre indiscretion.

Scobardin se jeta de nouveau à ses pieds, les arrosa de ses larmes, lui fit serment de renoncer à ses infâmes projets et de garder un silence éternel sur tout ce qu'il savait. Le vicomte se laissa attendrir ; il cublia

qu'il avait affaire au plus fourbe des hommes, que ses larmes n'étaient point celles du remords, ni du repentir, mais que la rage et le dépit les lui faisaient répandre ; enfin il lui accorda son pardon. Que de malheurs il eût empêchés, que de regrets il se fût épargnés, s'il eût suivi son premier mouvement, et s'il eût purgé la terre du plus grand des scélérats !

— Surtout ne sortez pas d'ici aujourd'hui, lui dit-il ; au reste, je vais rester dans cette maison et j'aurai les yeux sur vous.

Le bedeau renouvela ses promesses et le vicomte descendit près de madame Popot, pour que le mari

ne conçût aucun soupçon. Il annonça que son vieil ami lui avait appris ce qu'il désirait savoir. Il trouva moyen de dire à l'épouse en alarmes que tout était arrangé ; qu'elle pouvait bannir ses craintes et se rendre à la petite maison ; qu'il resterait jusqu'à son retour, mais qu'elle se gardât bien d'informer monsieur le baron de ce qui s'était passé, qu'il se chargeait, lui, de l'en instruire. Le visage de madame Popot reprit toute sa sérénité, les roses et les lis de son teint recouvrèrent leur éclat ; ne songeant plus qu'au bonheur qui l'attendait, elle parut plus séduisante que jamais.

— J'ai quelques instans de loisir,

et je viens les passer près de vous, dit le secrétaire au mari. M. le préfet est très satisfait de ce que vous avez fourni pour ses bureaux et vous pouvez compter sur une vente considérable.

M. Popot se confondit en remerciemens. — Mes voisins meurent de jalousie, disait-il ; mais que voulez-vous ? Il faut les laisser se plaindre.

— On a toujours des envieux ; reprit son épouse, et elle sortit.

Le bedeau quitta sa chambre et descendit à la boutique. On parla politique et littérature ; le vieillard était instruit ; il avait une sorte d'érudition, et, sans les reproches qu'on pouvait lui faire, on l'eût

écouté avec quelque intérêt. Le vicomte l'observait ; il cherchait à démêler dans ses traits les divers sentimens qui agitaient son ame ; mais Scobardin évitait ses regards, il avait constamment les yeux baissés ; ensuite, il faut en convenir, ces sortes de gens sont impénétrables. Il dissimulait à un tel point qu'il n'avait pas l'air de s'apercevoir que madame Popot fût absente ; et lorsqu'elle arriva , quoiqu'il devinât parfaitement d'où elle venait et qu'il dût être affligé, tourmenté, il parut impassible. Pour détourner les soupçons, il se leva et monta dans sa chambre, en sorte que M. B.... put, sans rien craindre, apprendre que ce jour

avait été aussi fortuné que les précédens. Il annonça son départ ; mais voulant encore s'assurer de la discrétion du bedeau , il retourna vers lui. Scobardin lui témoigna beaucoup de respect, une grande soumission, et, sans que le vicomte l'exigeât, il lui renouvela l'assurance de sa discrétion, en ajoutant qu'il avait reconnu son erreur et que la raison et un heureux retour sur lui-même l'avaient fait renoncer à ses desirs insensés.

— Je vous en félicite, et je suis bien aise que vous ne m'ayez pas forcé à employer contre vous des moyens de rigueur. Je l'eus fait à regret ; car il n'entre point dans mes

sentimens d'accabler personne et de punir : mais il eut fallu sévir avec vous : au reste , ne parlons plus du passé. J'ai du crédit, quelque influence ; je puis vous être utile près de vos supérieurs, et, si vous le désirez, je m'emploierai pour vous. Adieu.

Tant de franchise et de loyauté ne firent aucune impression sur l'ame endurcie du vieux tartuffe ; échappé au péril qui l'avait menacé, et voyant que son feint repentir avait inspiré de la confiance au vicomte , il se promit de profiter de sa crédulité et jura de se venger. Mais pour porter des coups plus certains , il se décida à employer la ruse

de manière à ce que le soupçon ne pût l'atteindre.

Le vicomte se rendit chez le préfet ; le passionné baron ne lui donna pas le temps de lui parler ; il lui fit le tableau de son bonheur, de ses plaisirs , de son enchantement, et lui annonça que son amour était tel qu'il était résolu d'enlever madame Popot à son mari, de la retenir dans la maison où ils se voyaient en secret, et qu'il était assez convaincu de son amour pour croire qu'elle y consentirait.

— Je n'en doute nullement , répondit le secrétaire ; mais le mari saurait bientôt quel est le ravisseur de sa femme ; vous ne voudriez

pas être la cause d'un pareil scandale, et de tous les discours qui en seraient la suite.

— Comment cela ? répliqua le préfet. D'où veux-tu qu'il apprenne que c'est moi qui ai fait enlever son épouse ?

Alors le vicomte lui raconta l'histoire du forçat libéré, ses projets ambitieux, son amour pour madame Popot, et ce qu'il avait fait, lui, pour étouffer ce complot.

— Ce n'est pas assez, reprit le baron ; il fallait faire arrêter sur le champ cet audacieux, ce scélérat de jésuite qui ose jeter les yeux sur ma maîtresse, concevoir des projets, former des désirs : un misérable be-

deau ! qu'on l'arrête aujourd'hui même ; qu'il soit jeté dans la prison de Versailles ; je le veux, je l'ordonne.

— Il suffit, monsieur le baron ; vos ordres seront suivis de point en point.

— Quant à ce sacristain que tu as fait arrêter, ajouta encore le préfet, comme il n'a fait que céder aux perfides suggestions du jésuite, qu'on le retienne en prison pendant quelques jours.

Le vicomte l'assura que tout serait exécuté comme il le voulait. Il connaissait le cœur du préfet ; il était vif, emporté, mais naturellement bon. Lorsque le premier mou-

vement de colère était passé, il revenait facilement, et l'indulgence, la douceur reprenaient sur lui leur empire. Il comptait d'ailleurs sur le repentir du bedeau, sur son sincère retour à la vertu, et se promettait de calmer le baron M...

Ainsi pensait le généreux vicomte; mais Scobardin, dont la tête fermentait, dont le cœur était agité par la haine et la jalousie, et que toutes les furies de l'enfer semblaient inspirer, le misérable Scobardin avait résolu la perte de madame Popot.

Le baron ne pouvait calmer sa fureur : il était préfet, il aimait, c'était un outrage, une insulte que rien ne pouvait excuser. Le supplice le

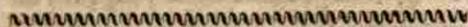
plus cruel lui semblait encore trop doux pour punir une telle offense; et si le bedeau se fût offert à ses yeux, il lui eut fait un mauvais parti. — Que n'est-ce un rival digne de moi, s'écriait-il? mon épée m'en ferait raison! je disputerais ma conquête à toutes les puissances de la terre. O ma belle amie! c'est maintenant que je sens combien tu m'es chère; un seul de tes regards suffit pour m'embrâser d'un feu divin, et s'il fallait combattre pour toi, je serais vainqueur : la victoire ne doit-elle pas couronner celui qui s'arme pour la plus belle?

Le vicomte entra. — Ah! te voilà, mon ami; tu vois un homme au

comble de la joie ! Demain je reverrai madame Popot. Femme adorée ! tu as su te faire, me cacher ce funeste secret, pour ne pas troubler mon bonheur et la douceur de notre entretien ! La délicatesse de ce procédé me prouve combien ton ame est belle ! Il ne peut accroître ma tendresse pour toi, car elle est au-dessus de l'amour même le plus violent ; mais il m'enchaîne à toi pour toujours, oui, pour toujours. Que ce mot a de charmes pour ton amant ! C'est toi qui l'as prononcé ; bientôt je le porterai sur mon cœur ; il sera brodé de ta main sur la bourse que je tiendrai de toi. Va, mon amie, bientôt nous ne nous quitterons plus,

je verrai naître et finir le jour près de toi, et les heures de la nuit s'écouleront dans tes bras. Lorsque le sommeil s'appesantira sur nos paupières amoureuses, un songe nous retracera notre bonheur et nous le réaliserons encore au réveil.

C'était ainsi que le préfet s'exprimait en présence de son secrétaire ; ainsi il charmait l'ennui de l'absence en songeant à la belle madame Popot et en parlant de son bonheur avec elle. Le vicomte ne lui rappela ni le jésuite, ni rien qui pût irriter cet amant si passionné ; il savait que la science du bonheur consiste à écarter de nous tout ce qui peut affliger notre ame.



CHAPITRE XXXV.

Est-il une vengeance plus légitime que celle que prescrit le sentiment de l'honneur outragé ? et dans quel cas exposera-t-on sa vie, si ce n'est dans celui où l'on ne saurait ménager ses jours sans la couvrir d'un éternel opprobre ?

Madame Popot, de son côté, était dans la sécurité la plus parfaite, et désormais tranquille sur le compte

du bedeau qui ne s'était pas même offert à ses regards, elle ne vit dans cet événement qu'un léger nuage dont la présence ne devait altérer en rien la beauté des jours si purs qui devaient se succéder et que son imagination embellissaient de mille charmes nouveaux.

Scobardin sortit le lendemain de très bonne heure; il se rendit à la paroisse Notre-Dame, pour parler à son ami le sacristain. On lui dit qu'on ne l'avait pas vu, mais qu'on ne s'en était pas inquiété, parce qu'on le croyait avec lui. Comme il le demandait, cela fit naître des craintes. On en parla au vicaire qui en causa avec le curé. Scobardin soupçonna

la vérité; sans doute, le préfet l'avait fait arrêter; mais il se donna bien de garde de rien dire à ce sujet. Il eut fallu découvrir ce mystère, et notre bedeau, qui n'était pas sans crainte pour lui-même, ne souleva point le voile qui couvrait cette intrigue; peu lui importait que son malheureux ami fût sacrifié, pourvu qu'il se trouvât, lui, hors de tout danger.

Toutefois, il ne renonça point à ses projets de vengeance; loin de là, il s'affermir de plus en plus dans cette infâme résolution. Il était seulement indécis sur le moyen à employer et sur l'exécution. Il voulait frapper, d'un même coup, les deux

amans: madame Popot, parce qu'elle avait dédaigné son amour et qu'elle en favorisait un autre; le préfet, malgré son rang, excitait doublement sa haine; d'abord, parce qu'il était son rival, et son rival heureux, ensuite, parce qu'il était l'ennemi déclaré du clergé.

Ce second motif semblait légitimer à ses yeux tous les excès auxquels il pouvait se porter. Il ne songea donc plus qu'à sa vengeance; et, pour en assurer le succès, il résolut d'abord d'inspirer une grande confiance à madame Popot, en lui annonçant à elle-même que, revenu de son funeste égarement, il la priait d'oublier ce qui s'était passé;

qu'il réclamait de son indulgence un généreux pardon, et que pour lui prouver la sincérité de son repentir, il la servirait de tout son pouvoir. —

On croit facilement ce qu'on désire, se dit-il; d'ailleurs, elle est femme, elle doit être crédule. Je saurai lui en imposer et l'aveugler sur mes projets au point que je n'aurai pas de plus zélé défenseur. Qu'il sera doux pour moi que celle dont j'ai tant à me plaindre, qui m'a tant humilié, devienne elle-même l'instrument de ma vengeance et m'aide à lui porter le coup qui doit la frapper ?

Le lendemain, il profita d'un moment où il la trouva seule pour lui

faire tous ces aveux ; il eut l'air d'y mettre tant d'humilité, de franchise, qu'elle en fut émue. Il pleurait, il voulait se jeter à ses pieds.

— Non, monsieur, lui dit-elle ; oublions le passé, et soyons amis. Elle lui tendit la main.

— Femme céleste ! s'écria Scobardin, n'accusez que vous-même si je fus coupable ; il eut fallu être un ange pour résister à vos charmes, pour vous voir sans danger. Hélas ! je ne suis qu'un homme bien faible et bien repentant ; mais Dieu a eu pitié de moi, et je reviens à la vertu, à la raison et à la sagesse, pour ne plus m'en écarter. Je vous en conjure, dites-moi que vous me pardonnez.

— Oui, monsieur, je vous pardonne de bien bon cœur.

— Comptez que je mettrai autant de zèle à vous servir que j'avais montré d'abord d'acharnement à vous nuire, répliqua le bedeau en se jetant à ses genoux.

— Relevez-vous, monsieur; ne vous humiliez pas tant, lui dit cette femme trop crédule, trop généreuse: tirons un voile sur le passé; je l'oublie; puissiez-vous, comme moi, en perdre pour jamais le souvenir.

Le mari parut et il ne fut plus question de rien. Le vicomte arriva: madame Popot lui annonça l'heureux changement qui s'était opéré dans l'âme du jésuite. Il en fut satis-

fait; car il ne lui cacha pas que l'intention du préfet était de le laisser languir dans les prisons de Versailles. — Apprenez cette bonne nouvelle au baron lorsque vous le verrez aujourd'hui, et obtenez aussi la grâce du malheureux sacristain, son complice, qui, dans ce moment est incarcéré. Il faut qu'il le soit encore quelque temps: seulement on adoucira son sort, reprit le vicomte.

Scobardin se présenta et le fourbe osa demander de nouveau pardon à madame Popot devant le vicomte.

— Cela suffit, monsieur; je crois ainsi que madame à votre repentir, et, comme elle, j'oublie tout; mais

profitez de la leçon. Je me permets cette observation en passant. Il sortit.

Madame Popot fut à son rendez-vous, accorda à son amant tout ce qui prouve l'amour le plus vrai et le plus sincère. Elle obtint facilement la grâce de Scobardin. Refuse-t-on quelque chose à la femme qu'on idolâtre ? Pour le Ledean, honteux d'avoir été obligé de s'humilier lui-même, mais persuadé que ce sacrifice était nécessaire à sa tranquillité, il se promit bien de prendre sa revanche et de jouir du plaisir de voir ses ennemis pleurer, avec des larmes de sang, leur funeste triomphe. Il avait déjà trouvé plusieurs moyens de se venger ; car l'ame de ce scélé-

rat était une source inépuisable de ruses et de crimes ; mais il ne savait encore à quoi s'arrêter. Le poison, le fer lui semblaient trop doux et trop prompts ; il voulait frapper ses victimes d'une mort lente, douloureuse, cruelle, horrible, et savourer à longs traits les délices de leur longue agonie, en rendre un autre l'instrument, et l'unir si étroitement à sa vengeance qu'elle lui devint personnelle.

D'abord Scobardin ne parut plus s'occuper de ce qui se passait dans la maison de son hôte ; il ne sortait de sa chambre que pour prendre ses repas ; il n'allait dans Versailles que pour se rendre aux offices et faire sa

prière à la paroisse Saint-Louis ; il montrait aussi un extérieur plus modeste que jamais ; sa voix était douce , son regard humble et baissé modestement. Madame Popot en était enchantée ; elle lui adressait très fréquemment la parole et le plaignait intérieurement ; car une femme est toujours flattée lorsqu'on l'aime, et l'hommage de l'homme qui lui est le plus indifférent a pour elle encore je ne sais quel charme.

C'est ainsi que se conduisait le jésuite ; mais s'il retardait sa vengeance, ce n'était que pour mieux l'assurer. Ce feu caché sous une cendre trompeuse devait bientôt éclater, et son explosion allait être ter-

rible. Scobardin voyait tous les jours celle qui l'avait dédaigné ; il calculait ses plaisirs , ceux de son amant, et il se disait : — Couple fortuné que j'abhorre, vous cueillez les roses de la volupté ; mais bientôt vous en sentirez les épines ; leurs piqûres seront cruelles , douloureuses , et leurs blessures envenimées.

Un jour que Scobardin était sorti plus tôt qu'à l'ordinaire , il rentra avec la certitude de ne pas trouver madame Popot. Il savait que c'était l'heure où elle était avec son amant. Après avoir causé quelque temps avec son hôte, il lui dit : — Mon cher, je viens d'être témoin d'une scène bien singulière. Un mari, en

passant dans la rue de Paris, a rencontré son épouse qui sortait d'une maison avec un homme, et le trop confiant époux la croyait dans un autre endroit. Il lui en faisait des reproches et la femme balbutiait des excuses auxquelles le mari n'ajoutait pas foi; il réprimandait vertement sa chère moitié, et comme l'ami, le galant, ou l'autre individu, si vous l'aimez mieux, lui faisait des observations, il lui a répondu brusquement: — Monsieur, il m'est permis de parler à ma femme comme il me plait. Si elle vous appartenait, je ne me mêlerais pas de vos affaires. Puis, il a emmené son épouse, en grondant toujours. Je vous avoue que j'ai été

scandalisé de cette aventure: il est vrai que je ne suis pas partisan de l'extrême liberté qu'on laisse en France au beau sexe. En Espagne, par exemple, on agit tout différemment, et l'on fait bien. Une femme ne sort pas seule une partie de la journée, ou, si elle s'absente, elle est accompagnée d'une duègne; encore sait-on toujours où elle va, et l'on s'assure, à cet égard, de la vérité; s'il survient quelque accident, au moins on n'a rien à se reprocher. Mais ici, l'on ne prend pas tant de précautions; il paraît que les maris sont bien sûrs de leur fait, et les femmes bien indifférentes ou bien vertueuses.

— Mon cher Scobardin, vous avez raison. En France, nous avons un peu trop de confiance. Je ne dis pas cela pour moi; car je connais mon épouse, elle est très tranquille, c'est une âme de glace; d'ailleurs, ma femme ne connaît personne dans ce pays.

— Mon ami, je ne parle pas non plus pour vous, reprit le bedeau, Dieu m'en garde!

— Je le sais, je le sais, ajouta Popot; cependant, depuis quelque temps mon épouse sort fréquemment, tous les jours même, et je veux qu'elle me dise où elle va. C'était là que Scobardin voulait amener le trop crédule mari.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil, que vous suivrez si bon vous semble; à votre place, je ne lui parlerais de rien; ce serait lui montrer de la méfiance et lui faire injure, j'en suis certain; vous blesseriez son honneur, sa vertu: il vaut mieux, sans qu'elle s'en doute, la surveiller avec prudence et avec adresse. Je suis persuadé qu'elle sortira avec gloire de cette épreuve. Alors, mon ami, vous aurez la conviction intime que vous possédez une femme aussi belle que sage et vertueuse. Quel bonheur, quelle joie pour vous, et quelle triomphe pour elle! Voilà moi ce que je ferais.

— Vous avez raison, mon cher.

— Surtout, affectez toujours la même confiance, la même sécurité, et, telle chose que vous découvriez, ne témoignez ni colère, ni satisfaction; il est des moyens à employer et qui concilient tout. L'éclat est toujours dangereux; on rit aux dépens des maris trompés, et, si l'on est dupe, il faut au moins le savoir seul.

— Vous avez encore raison. Tenez, mon cher Scobardin, je suis franc; mais cela me donne à penser. Je crois que je suis devenu jaloux; mais par amour-propre au moins.

— Avant que le mal augmente, sachons s'il existe et apportons-y remède.

— Oui, pour la première fois de ma vie, me voilà jaloux. Diable! cela fait mal. Et je n'ai pas même de soupçon! Que serait-ce donc si j'allais en acquérir quelque preuve? En vérité, je suis jaloux. Il y a longtemps que mon épouse est sortie.

— Calmez-vous, monsieur Popot, lui dit le jésuite; je suis bien fâché de vous avoir raconté ce que j'ai vu.

— Oh! il n'y a pas de mal à cela.

— Mon intention n'était pas de vous affliger, de vous inquiéter; ensuite votre femme est si vertueuse, comme je vous l'ai déjà dit; vous devez être dans un calme parfait. Que tous les maris ne sont-ils aussi tran-

quilles que vous? l'infidélité serait un problème à résoudre.

Le pauvre Popot ne répondait rien; il était sérieux, pensif, son regard était sombre. Scobardin jouissait intérieurement, et chaque mot qui lui échappait était de l'huile qu'il versait sur un brasier ardent. Enfin le mari rompit le silence.

— Oui, il faut que je m'assure du fait, que je sache où va ma femme lorsqu'elle sort.

— Ecoutez, dit le bedeau, telle est la certitude où je suis, que tous les éclaircissemens que vous vous procurerez seront à l'avantage de votre épouse, que je m'engage à me mêler de cette affaire.

— Parbleu, mon cousin, répondit Brismiche, monsieur à raison; vous n'agiriez pas de sang-froid; votre tête est montée, et la chose vous touche trop vivement pour que nous vous abandonnions à vous-même.

— Je suis votre ami, reprit Scobardin; je verrai ce qu'il en est, je le saurai, et quelle que soit la vérité, je vous en instruirai. Vous me promettez à tout événement le secret le plus inviolable? Vous sentez qu'il serait cruel pour moi d'être compromis dans une affaire de cette espèce et qui ne me regarde nullement. Mon âge et mes principes me mettent d'ailleurs à l'abri de tout soupçon calomnieux et de la

médiance; néanmoins je veux être certain de votre discrétion.

— J'en fais serment sur le salut de mon ame.

— Il ne m'en faut pas d'avantage. Maintenant écoutez-moi. Soyez assez maître de vous pour ne témoigner aucune défiance sur la conduite de votre femme.

— C'est ça, dit Brismiche, laissons-la aller et venir, sortir, rentrer avec la même liberté dont elle jouit depuis long-temps; en un mot, cousin, soyez ce que vous avez été jusqu'à ce moment, un véritable philosophe.

— D'après un adage, reprit le jésuite, il faut diviser pour régner; il

découle de ce principe une autre vérité incontestable, c'est qu'il faut dissimuler pour s'instruire, et feindre pour savoir ce que souvent on a intérêt à nous cacher.

— Soyez tranquille, mon cher Scobardin, je suivrai vos avis; vous serez mon guide et je ne ferai rien sans vous consulter.

— Très bien, mais comme il ne faut pas que votre épouse puisse avoir la moindre inquiétude, quand elle sera ici, je resterai constamment dans ma chambre. Je vous rendrai compte de ce que j'aurai découvert ou appris, pendant les promenades qu'elle fait pour se distraire et affermir sa santé.

— Allez, allez, mon cher, je défierais le plus dissimulé de m'en donner à garder; on m'a toujours reproché d'être trop boutonné, et je ne suis pas Français de ce côté-là. Je vous avouerai franchement que je me défie de moi-même pour certaines choses que je veux taire; j'en ferai pour ainsi dire un mystère à mon père s'il existait.

— Je vous entends et je vous en fais mon compliment. Voilà qui est arrêté: j'agirai, et vous, comme un pénitent docile et soumis, vous vous laisserez conduire par votre directeur. L'heure approche où votre épouse va rentrer; je me retire dans

ma chambre. Vous, jouez bien votre rôle.

— Mon cousin, reprit Brismiche, votre bonheur est entre vos mains. La félicité la plus parfaite sera le prix de cette épreuve.

Scobardin ajouta: — Votre confiance, votre amour pour votre épouse augmenteront, acquerront une nouvelle force, et chaque instant de ma vie sera consacré à remercier le ciel d'y avoir contribué.

Le jésuite sortit et l'époux resta seul avec le cousin, en attendant sa chère épouse qui ne tarda pas à paraître. Il ne se montra ni plus indifférent, ni plus empressé; il ne lui

fit aucune observation qui pût lui donner à penser que ses absences journalières lui déplaisaient et qu'il en soupçonnait le motif. Il suivit exactement les conseils du vieillard hypocrite. Son parti était pris; il attendit pour agir les renseignemens que lui fournirait Scobardin. Il regardait sa femme; il la voyait calme, paisible, et se livrant à ses occupations comme elle le faisait chaque jour. Il se disait à lui-même : — Elle ne peut me tromper, j'ai tort. Dans un autre moment, la jalousie, qui fermentait déjà dans son cœur, lui inspirait des idées de vengeance; il jurait de se porter aux plus grands excès contre son épouse et contre celui

qu'elle lui préférerait; enfin aucune considération n'était capable de l'arrêter.

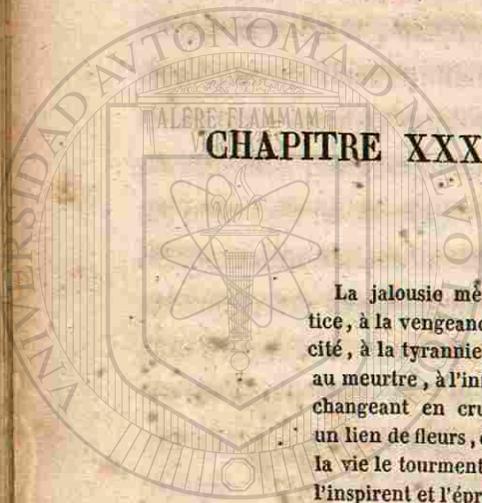
CHAPITRE XXXVII

JUAN

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
BIBLIOTECA CENTRAL DE BIBLIOTECAS



CHAPITRE XXXVI.

La jalousie mène à l'injustice, à la vengeance, à la férocité, à la tyrannie, au suicide, au meurtre, à l'infanticide; et, changeant en cruelles épines un lien de fleurs, elle fait toute la vie le tourment de ceux qui l'inspirent et l'éprouvent.

Madame Popot était chaque jour plus éprise du baron qui, de son côté, partageait l'excès de sa tendresse et

ne s'occupait que des moyens de la lui prouver. Le temps s'écaulait pour eux au sein des plus doux plaisirs. Ils se quittaient avec regret, ne se consolait que dans l'espoir de se revoir, et l'amoureux préfet ne cachait point à sa belle maîtresse que son intention était de prendre des mesures pour qu'elle restât toujours près de lui. Elle combattait ses projets, mais faiblement; l'amour ne voit que ce qui le flatte et s'aveugle lui-même sur tout ce qui pourrait lui être contraire. Le jésuite voyait arriver, avec un plaisir d'autant plus vif qu'il était obligé de le cacher, le moment où il pourrait dire : — Je me suis vengé, je n'ai

pu être heureux ; mais j'ai troublé le bonheur de ceux dont j'enviais le destin, et qui m'ont offensé, menacé. Leurs larmes couleront, et leurs tourmens égaleront le mal qu'ils m'ont fait.

— Je jouis, d'avance de leur douleur, se disait-il, à chaque instant. Aucun remords, aucune crainte ne venaient l'agiter ; l'âme de ce scélérat ne connaissait que le crime. L'idée de le commettre avec une sorte d'impunité le faisait sourire. C'était la seule pensée qui pût apporter quelque changement à l'expression sombre et farouche de sa figure ; sa joie était celle du tigre, qui gorgé de sang et las de carnage, sommeille

sur les cadavres palpitans de ses nombreuses victimes.

Scobardin voyait, avec une satisfaction intérieure, que le mari commençait à ressentir les funestes effets de la jalousie, et, ne pouvant supporter plus long-temps l'idée que madame Popot et son amant se livraient à des plaisirs qui lui étaient à jamais interdits, il se décida à porter les premiers coups ; le lendemain, à cet effet, il se leva de bonne heure ; en sortant, il dit à l'oreille du mari : — Je vais m'occuper de vous ; peut-être aurai-je quelque chose à vous dire à mon retour. Au revoir.

— Allez, mon brave ami, lui dit

le trop confiant époux ; je compte sur votre zèle et sur votre amitié.

Madame Popot se félicitait d'avoir échappé aux dangers qui la menaçaient. Son amant lui en avait parlé et lui avait fait part du châtimeut qu'il voulait infliger au bedeau. Elle lui avait peint son repentir, ses remords, et avait facilement obtenu sa grâce. Le préfet la lui avait accordée, mais à regret ; il semblait pressentir que Scobardin était un scélérat incapable de faire un heureux retour sur lui-même. Madame Popot réfléchissait encore aux propositions que le baron lui avait faites de ne plus vivre que pour lui et de venir habiter la maison où ils se voyaient

chaque jour, en attendant qu'il pût donner une sorte de légitimité à son amour ; mais certains préjugés retenaient encore madame Popot. Quoique son mari ne lui eût jamais inspiré un sentiment bien tendre, qu'elle l'eût épousé, en quelque sorte, par obéissance, cependant elle tenait à lui par décence, et sa réputation était perdue si elle le quittait. Elle faisait encore beaucoup d'autres réflexions ; mais l'amour était le plus fort et elle s'abandonnait sans réserve au penchant qui l'entraînait.

Elle se rendit, selon sa coutume, au lieu où le baron l'attendait ; le jésuite la vit passer. Il ne chercha point à savoir où elle allait ; il ne

pouvait en douter. Il parcourut quelques rues de Versailles et rentra chez son hôte. Dès que celui-ci l'aperçut, il vint à sa rencontre et lui demanda s'il avait appris quelque chose de nouveau.

— Avant de vous répondre, mon cher Popot, lui dit Scobardin, apprenez-moi si votre épouse est sortie.

— Oui, il y a déjà quelque temps.

— Il suffit, écoutez-moi. Avez-vous de la force dans le caractère? pourrez-vous supporter le coup qui va vous frapper? Car, je ne veux point vous abuser, vous êtes trahi.

— Comment, trahi!

— Oui.

— Achez.

— Je ne continuerai pas que vous ne m'ayez promis de vous contenir, de maîtriser votre juste ressentiment, pour vous venger complètement de ceux qui ont attaqué votre honneur.

— Je vous jure que je suivrai aveuglément vos volontés en tout point.

— Eh bien! mon ami, il n'est plus permis d'en douter, votre épouse est infidèle; je connais celui qu'elle vous préfère. Il est d'un rang qui le met au-dessus de votre colère et qui vous interdit la faculté de vous plaindre hautement; mais il vous reste un moyen de vous venger, et je vous l'indiquerai.

— Et quel est cette homme, pour

lequel la plus perfide et la plus criminelle des épouses oublieses devoirs et me déshonore?

— Mon ami, c'est M. le préfet de Versailles.

— Le préfet ! et qui a ourdi cette odieuse trame ?

— Son secrétaire général.

— Les monstres !

— Silence, monsieur Popot ; parlez plus bas ; songez qu'ils sont tout puissans.

— Vous avez raison, mais je veux me venger d'eux et de cette femme criminelle qui n'est plus à mes yeux que la plus vile et la plus méprisable des créatures. Oui, dussé-je perdre la vie, je me vengerai : Et ce vicomte

qui s'est rendu l'instrument du crime, et le préfet lui-même, qui a sacrifié mon repos, mon honneur, le bonheur de ma vie à ses plaisirs ! Att-il cru me dédommager par les dons de la fortune de la perte du bien le plus précieux, d'une femme que j'adorais ? toutes les fournitures du royaume pourraient-elles la valoir ? Non, jamais, non : voilà donc comment les grands sont généreux ! Et toi, femme coupable et adultère, qui, sous le masque de la candeur et de la modestie cachais la noirceur de ton ame, je veux m'étudier, me complaire à causer ton malheur, à faire retomber sur toi tous les maux dont tu m'as accablé, à repaire mes

yeux de tes souffrances; j'y trouverai des délices.

Lorsque Scobardin le vit dans ces sentimens et livré à toute sa fureur, il se garda bien de l'apaiser; au contraire, il lui dit: — Votre ressentiment est juste; vengez-vous, punissez votre indigne épouse et son amant; plus il se croit par son rang, à l'abri de votre colere, plus vous devez le traiter avec rigueur et n'être retenu par aucun sentiment généreux. Frappez, mais que les coups que vous leur porterez soient d'autant plus dangereux qu'ils ne puissent s'en défendre, ni s'en plaindre. Apprenez donc que, tous les jours, votre épouse va rejoindre son amant; que,

tandis que vous la croyez à la promenade, ou occupée à remplir des exercices pieux, elle trahit ses devoirs et la foi qu'elle vous a jurée.

Alors Scobardin indiqua à Popot l'avenue de Sceaux, où était située la maison, en ajoutant: — Vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux; mais le plus essentiel est de punir ceux qui vous trahissent et qui vous offensent; et je vais vous en indiquer le moyen. Il n'est pas sans quelque danger; cela ne doit pas vous effrayer; je puis parer à tout, mais pour vous seulement. Il faut que ces perfides amours trouvent le châtiment de leur déloyauté

au sein même des plaisirs dont ils sont si avides.

— Que faut-il faire, mon cher Scobardin ?

— Écoutez, je possède chez-moi un poison subtil pour assurer votre vengeance et le châtement de l'épouse criminelle qui vous déshonore; vous calculerez à votre aise ses tourmens sans les éprouver, sans que la coupable puisse vous accuser, ni même se douter qu'elle vous doit la mort.

— Le ciel est juste, reprit Popot; je l'admire dans ses décrets; mais comment avez vous fait la découverte de ce précieux poison ?

— Il y a deux ans environ, lorsque je me fixai à Paris, rue d'Enfer,

N<sup>o</sup> 27, j'occupais le petit appartement d'un jeune médecin devenu trop célèbre par la découverte d'un poison qui ne laisse après lui aucune trace du crime. Je méditais un soir, auprès de mon feu, sur la mort tragique de C.....; je m'endormis, et, l'esprit rempli de cette terrible histoire, vous dirai-je soit qu'un songe eût fasciné mes sens, soit que son génie destructeur planât encore dans la chambre que j'occupais, il me sembla apercevoir C..... qui, du bout du doigt, me montrait un endroit secret qu'on pouvait ouvrir en pressant un ressort artistement caché entre les deux croisées. Je m'éveillai tout épouvanté; mais rendu à moi-même,

je vis bien que ce n'était qu'un songe; cependant quelques instans après, poussé par cette curiosité si naturelle à l'homme, je me lève, je marche vers l'endroit que le spectre m'avait montré du doigt, et, à ma grande surprise, je découvre le mystérieux ressort; à cette vue j'hésite, je frissonne; mais la curiosité, plus forte que la peur, l'emporte: je presse d'une main tremblante le fatal ressort; une petite porte d'armoire s'ouvre et j'aperçois des tablettes sur lesquelles étaient artistement rangées des fioles étiquetées par C.....; mes yeux parcoururent rapidement cette collection de poisons, qu'il avait si bien étudiés, une

fiole surtout fixe plus particulièrement mon attention, j'y lis ces mots; *Acide prussique*, dont les effets mortels sont si prompts que la respiration seule de cet acide peut donner une mort prompte sans laisser aucune lésion organique; je m'empare de ce précieux flacon, qui, depuis cette époque, a servi à me venger des femmes qui m'ont trompé.

— Combien je suis aise de vous connaître, reprit Popot; j'en rends grâce à la divine Providence, puisqu'elle me sert aujourd'hui à punir une épouse adultère. Mais comment employer ce précieux poison sans me perdre?

— En versant quelques gouttes de

l'acide prussique sur un bouquet artificiel que vous présenterez à votre épouse le jour de sa fête.

— Malheureusement l'époque est encore bien éloignée, reprit Popot ; mais je puis satisfaire ma vengeance en lui offrant un petit meuble, dit jardinière, qu'elle désire depuis longtemps pour placer dans sa chambre à coucher.

— Bien, mon ami ! Rappelez-vous que si la vengeance est le plaisir des Dieux, elle est aussi le bien suprême pour les mortels.

— Ah ! perfide et criminelle épouse ! s'écria Popot, dans vingt-quatre heures au plus tard le poison de la mort aura pénétré dans ton sein ! Quant

à vous, mon cher Scobardin, obligez-moi de rester ici ; je vais sortir pour commander le bouquet artificiel et faire l'acquisition d'une jardinière en acajou ; ensuite je me rendrai près de la maison où cette femme parjure est avec son amant. Je veux la voir quitter ce repaire du crime, pour augmenter, pour accroître, s'il se peut, ma haine et ma fureur ; et lorsque vous me reverrez, alors vous pourrez être certain que la punition ne tardera pas à avoir lieu. Il prit sa canne et son chapeau, et dirigea ses pas vers l'avenue de Sceaux.

Le cruel Scobardin se réjouissait en disant tout bas : — L'espérance

qui entre dans mon ame, et qui m'annonce la vengeance, rafraîchit mes sens ; elle est d'autant plus douce que je ne cours aucun danger. Ah ! mon cœur, épanouis-toi ! Pour que cette satisfaction que j'éprouve fût complète, il faudrait que le vicomte pût être atteint du poison qui va réduire au néant cette femme que je hais ; malheureusement , cela n'est pas possible. Oui , je le reconnais, il est dans la destinée des hommes d'avoir toujours quelque chose à désirer. Je ne le vois que trop ! nous ne sommes pas sur la terre pour être parfaitement heureux.

Quelles affreuses réflexions que

celles qui échappaient au jésuite ! quel monstre !

Madame Popot revint , elle remarqua l'absence de son mari, et fut étonnée de trouver Scobardin seul à la maison. Elle lui en demanda la cause. Il répondit qu'une affaire imprévue avait forcé Popot à sortir , mais qu'il ne tarderait pas à rentrer.

La vue de cette femme charmante ne réveilla point ses désirs. La haine seule et la rage agitaient cette ame atroce. Il regardait sa victime en songeant que bientôt ces charmes et ces attraits dont elle pouvait être si fière , et qui enchaînaient un préfet à ses pieds, se flétriraient , et

n'offriraient plus aux regards que l'aspect de la destruction et d'un mal sans remède, dont les terribles effets altèrent ce que la nature a formé de plus séduisant, pour le rendre hideux et repoussant ; et son ame atroce se repaissait avec joie de ces horribles idées.

CHAPITRE XXXVII.

Si les hommes avaient plus de vertu, les femmes en auraient davantage ; soumises par leur destinée au sort des premiers, elles doivent naturellement participer à leurs défauts.

Le mari rentra : il avait vu son épouse sortir de la maison où, chaque jour, elle se trouvait avec le ba-

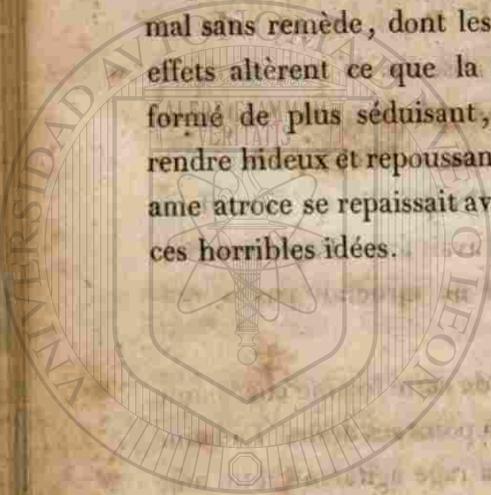
n'offriraient plus aux regards que l'aspect de la destruction et d'un mal sans remède, dont les terribles effets altèrent ce que la nature a formé de plus séduisant, pour le rendre hideux et repoussant ; et son ame atroce se repaissait avec joie de ces horribles idées.

~~~~~

CHAPITRE XXXVII.

Si les hommes avaient plus de vertu, les femmes en auraient davantage ; soumises par leur destinée au sort des premiers, elles doivent naturellement participer à leurs défauts.

Le mari rentra : il avait vu son épouse sortir de la maison où, chaque jour, elle se trouvait avec le ba-



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ron. Sa colère, sa rage avaient acquis un nouveau degré de force, et sans hésiter, sans éprouver ni crainte ni remords, il demanda à Scobardiu le fatal poison. Il ne lui restait donc plus qu'à exécuter son abominable crime. Quelle que fût la faute commise par son épouse, il ne devait point se porter à ces affreux excès que rien ne peut légitimer. Un coup-d'œil qu'il jeta sur le jésuite fit connaître à ce dernier ce qu'il avait à faire; Scobardin sortit en témoignant un joie féroce.

Madame Popot parla à son mari de son absence; il fut assez fourbe, assez dissimulé pour lui répondre avec douceur, et l'appeler sa chère

amie. Le vicomte qui, depuis quelques jours, n'avait pas paru dans la maison, entra. Il fut accueilli avec la plus grande distinction par le mari et avec respect par Scobardin. Madame Popot lui sourit, en lui montrant le bijou qu'elle tenait du préfet, et dont elle se parait chaque jour: ce souvenir fit frissonner le mari, et il s'applaudit de ce qu'il avait résolu pour se venger: il eut désiré être déjà au lendemain, afin de pouvoir se dire: Il ne me reste plus de vœux à former: celle qui m'a offensé est punie.

Le soir même, le vicomte accompagna monsieur et madame Popot au spectacle; mais les deux époux

revinrent seuls, et la nuit, qui si souvent protège les amours et les doux mystères, couvrit de ses ombres le plus abominable des forfaits.

Le jour parut; madame Popot ouvrit les yeux à la lumière, une douce langueur se peignait dans ses regards; elle songeait à son amant et au bonheur de le revoir. Hélas! quelle funeste entrevue! Tout allait finir pour elle, et ce jour devait être l'époque la plus malheureuse de sa vie.

Le mari quitta la couche nuptiale sans le moindre regret; son ame participait de celle de Scobardin; il fut le trouver chez lui pour chercher le poison et lui dire qu'il était décidé à commettre le crime dans la soirée.

Le bedeau loua sa fermeté, et, pour remplir la promesse qu'il lui avait faite, il prit la fiole et la remit à Popot en lui disant: — Du courage, mon pauvre ami; que tous les feux de l'enfer dévorent votre épouse; le chatiment est encore trop doux pour elle!

M. Popot applaudit à cette exclamation, et, par un raffinement de barbarie, il demanda à Scobardin si le mal se ferait bientôt ressentir et si les effets en seraient terribles.

— Ce poison est si subtil que le feu de la foudre est moins prompt lorsqu'il frappe et qu'il consume. ®

Mais Popot, qui paraissait s'api-

toyer sur le sort de sa malheureuse épouse, révolta le bedeau qui devint furieux. — Homme lâche et pusillanime, lui dit-il, vous oubliez ainsi la plus cruelle des offenses et votre déshonneur ! Cette femme n'est plus à vous et ne doit plus vous intéresser. N'a-t-elle pas renoncé aux plus saints des devoirs, à un engagement sacré contracté aux pieds des autels, approuvé par Dieu même ? Et vous la plaignez ! Allez, je vous abandonne à votre malheureux sort ! Ne comptez plus sur mon amitié.....

Rendez-moi cette fiole.

— Pardonnez, mon ami, répondit Popot, pardonnez ; ma tête s'égaré. Oui, cette femme coupable ne

doit m'inspirer aucune pitié. Qu'elle périsse !

— A la bonne heure, reprit Scobardin ; voyez dans tout ce qui vous arrive la volonté du Ciel, et remerciez-le de ce qu'il veut bien que vous soyez l'instrument dont il se sert pour punir une indigne pécheresse.

Popot prit congé du jésuite et se rendit chez la fleuriste et le tapissier pour payer les commandes qu'il avait faites, puis il rentra chez lui, suivi d'un garçon de boutique chargé de la fatale jardinière. M. Popot, seul dans son arrière-boutique, versa d'une main tremblante le poison dans la plus belle rose du bouquet

artificiel et s'empessa de monter la jardinière dans l'appartement de sa femme. Dans ce moment, elle était dans sa chambre à coucher, assise devant son bonheur-du-jour, la tête appuyée dans la main droite, les yeux fixés sur une lettre que le baron lui avait fait parvenir par le vicomte. L'épître était ainsi conçue :

« Ma belle amie,

« Vous voulez vous séparer de
« moi en me laissant l'affreuse cer-
« titude que j'ai cessé de vous être
« cher ! Non, vous n'aurez pas tant
« d'inhumanité, vous me parlerez
« encore une fois le langage de l'a-
« mour, et du moins après vous

« avoir perdue, je pourrai me dire :
« Elle m'aimait, son cœur n'était
« qu'à moi, la raison la rend à ses
« devoirs ; mais il me reste une
« consolation, ce cruel sacrifice
« lui coûte autant qu'à moi et
« je vivrai toujours dans sa mé-
« moire..... »

Madame Popot, surprise par l'arrivée subite de son époux, s'écria :
— Oh ciel ! quelle agréable surprise ! tout en cachant la lettre du baron dans son sein..... Je ne vous avais pas entendu rentrer.

— Ma bonne amie, lui répondit-il d'une voix perfide, je viens de faire l'emplette de ce meuble que tu désirais depuis long-temps. Com-

ment trouves-tu ces fleurs artificielles ?

— Cette jardinière est d'un fort bon goût et les fleurs sont admirablement imitées.

— Elle me rappelle ce jour fortuné où, causant à voix basse dans l'appartement, ta mère adoptive s'occupait des préparatifs de notre hymen. Te rappelles-tu cet entretien délicieux ? En pressant une de tes mains dans les miennes, je te disais : Le titre de votre époux fait toute mon envie. Eh bien ! si je ne l'obtiens que de votre obéissance, si vous hésitez un seul instant, parlez sans détour ; je sacrifierais mon repos, ma vie même, plutôt que de

me reprocher d'avoir fait, sans le vouloir, le malheur de la vôtre.

Madame Popot, faisant un effort sur elle-même, répondit par ces mots : — Vous fûtes toujours si généreux !

— Avec quelle grâce inexprimable tu rassuras ma tendresse inquiète ! ta réponse s'est gravée dans mon cœur en traits ineffaçables. « Habitée à « n'avoir jamais d'autres volontés que « celles de ma mère adoptive, votre « franchise me fait trouver du charme « à lui obéir de nouveau ; mon cœur, « libre jusqu'à ce jour, vous appar- « tient désormais tout entier, et jese- « rais indigne de vivre si jamais je « pouvais troubler le repos de celui

« qui se conduit si noblement envers
« moi. »

— Quel supplice éternel ! s'écriait
tout bas l'épouse adultère dévorée
par les remords.

— Je jurai de tout faire pour mé-
riter un pareil bonheur, continua
Popot. Tu sais, ma bonne amie, si
j'ai tenu ma promesse, si j'ai conçu
jamais un désir, une pensée qui ne
se rattachât à ta félicité; mes soins,
ma tendresse n'ont pas varié depuis
le jour de notre union. Si j'ai quel-
quefois introduit les plaisirs du
grand monde dans notre modeste
réduit, c'était encore pour toi; ta
présence seule me suffisait, mais je
voulais offrir à ton jeune âge les dis-

tractions brillantes qu'il pouvait dé-
siner. Sur de ton cœur..., tu n'as
jamais entendu le reproche, un
ordre sortir de ma bouche... Un seul
mot, et j'accomplissais ta volonté,
je prévenais tes moindres désirs.
Ah ! parle; dis-moi, chère épouse,
depuis huit années, ai-je une seule
fois oublié mes sermens ?

— Non, mon ami, tous les bons
sentimens, toutes les qualités pré-
cieuses, toute la tendresse, je les ai
trouvés dans tes paroles, dans tes
actions, dans ton cœur. Tendres
soins, affection sans bornes, tu
m'as prodigué tout. Oh ! mon Dieu !
j'étais, je suis la plus heureuse des
femmes ! Et les larmes du repentir

oulaient dans les yeux de madame Popot.

— J'aime, aujourd'hui surtout, que ta bouche me rende cette justice. J'ai besoin de sentir qu'elle m'est due. Puis, il l'embrassa.

— Oh! je serais la femme la plus ingrate, si je ne bénissais, à chaque instant du jour, le meilleur des hommes et le plus vénéré des époux.

— Ce retour en arrière sur nous-mêmes et sans témoin, reprit Popot, ne laisse-t-il pas dans ton âme quelque chose de touchant et de solennel?

— Oui, mon ami, répondit-elle avec un trouble qu'elle s'efforçait de cacher.

— Répète encore que tu as été avec moi la plus heureuse des femmes.

— Cher Popot! tu ne peux comprendre tout ce que j'éprouve en le répétant. Cette douceur, ces prières! moi qui tantôt redoutais, je ne sais pourquoi, ta sévérité apparente! Ah! depuis bien long-temps pour la première fois je retrouve du calme. Mon ami, écoute; désormais, vivons pour nous; plus d'étrangers, plus de monde; la solitude et vous, toujours vous. Dans ce projet de mon cœur, je trouve des délices; oui, je suis heureuse, et pourtant une agitation croissante...

— Les tracas de la journée sans

doute, reprit Popot en approchant la jardinière devant sa femme; regarde comme ces fleurs sont artistement faites!

— Cette rose blanche surtout est admirable de vérité; on dirait qu'elle est fraîche éclosée. Et, par un mouvement naturel, elle se penche comme pour en respirer le parfum. Aussitôt elle s'écrie: — Grand Dieu! les forces m'abandonnent... Ah! que je souffre. J'ai la bouche sèche et brûlante. Elle prend la main de Popot et lui dit: — Mon ami, laissez-moi votre main dans la mienne. Oh! que je souffre! .. je respire à peine... C'est du feu; il me semble que la vie se détache de moi... Cher époux,

si je succombe et que le hasard te fasse apprendre par un autre... tu me maudirais... Non, je ne veux pas emporter avec moi cette idée affreuse, tu vas tout savoir; laisse-moi, c'est à tes genoux que je dois avouer mes remords, ma honte... oui, ma honte. Grâce, grâce, mon ami, je ne suis plus digne de ce que tu as fait pour moi... J'ai trahi mes sermens...

— Je le savais, femme perfide, et je me suis vengé. Madame Popot jette un cri perçant et tombe sans connaissance sur le plancher.

— Je savais tout, reprit l'époux en la relevant pour la placer sur le canapé, et pourtant je tremblais que

tu ne me le fisses pas, cet horrible aveu. Depuis long-temps, je connaissais ton crime et tes indignes complices.

Madame Popot revenue à elle peu à peu s'écria : — Pardonne moi, cher époux... Je ne te quitte pas; si tu savais ce que je souffre ? Dieu ! le supplice des enfers n'est pas plus horrible. Tue-moi, par pitié, arrache-moi la vie.

Le pauvre Popot, qui se croyait plus de force pour résister, ne put la voir souffrir plus long-temps; il chercha à la relever pour la placer sur son lit; puis il envoya chercher un médecin par Brismiche auquel il se garda bien de dire le sujet de la

maladie de sa femme. Pendant l'absence du cousin, il s'empressa de briser la fiole infernale dans les lieux d'aisances et vint couper la rose empoisonnée qu'il jeta dans un feu ardent.

Les traces du crime ayant disparu, il désabille madame Popot pour la mettre au lit; mais quelle fut sa surprise de trouver sur son sein la lettre du baron ! et, comme il en prenait connaissance, Brismiche arriva accompagné de deux médecins; le résultat de leur consultation fut que tous les secours de l'art étaient inutiles; la malade n'avait que quelques jours à vivre.

Madame Popot le sentit; elle con-

serva assez de fermeté pour ne point se laisser abattre. Son seul regret était de ne plus voir son amant et de ne pouvoir mourir dans ses bras, afin qu'il reçût son dernier soupir. Elle le disait sans cesse au vicomte qui venait fréquemment la voir.

Lorsque le baron sut qu'il fallait que madame Popot succombât et que la tombe renfermerait bientôt cette femme adorée et qui méritait si bien de l'être, il se livra au plus violent désespoir. Rien ne pouvait le calmer; il se reprochait la mort de son amie et voulait la suivre dans la tombe. Le jésuite et le mari affectaient de la douleur en public; mais ils s'applaudissaient en parti-

culier du succès de leur vengeance.

Enfin le jour qui devait enlever à la terre son plus bel ornement arriva. Madame Popot sentit que le dernier moment de sa vie approchait. Le vicomte était seul auprès d'elle; elle le pria de lui donner une plume et du papier, et, d'une main défaillante, elle traça ces mots qu'elle le pria de remettre au préfet comme un dernier gage de son amour.

« A mon unique ami.

« Je vais mourir; dans quelques
« instans la mort aura glacé cette
« main qui vous trace les dernières
« expressions de mon amour. Ce
« cœur qui palpite encore pour vous
« sera sans mouvement, et mes

« yeux ne verront plus ce jour qui
 « m'éclaire et qui me rappelle les
 « momens si fortunés que j'ai passés
 « près de vous. Adieu; ne m'oubliez
 « pas; que ma mémoire vous soit
 « chère. J'aurois voulu expirer dans
 « vos bras. Mon dernier soupir sera
 « pour vous. Adieu; je meurs en
 « vous adorant. »

Elle prit le papier qu'elle plaça sur son cœur, puis le pressa sur ses lèvres et le remit au vicomte à qui elle présenta la main. Il la couvrit de baisers; elle lui dit: — Adieu, mon ami, parlez souvent de moi au baron... Il lui prit une faiblesse. Le vicomte appela du secours: Brismiche accourut; elle n'existait plus.

Ainsi périt, à vingt-huit ans, la plus belle et la plus aimable des femmes. On pouvait lui reprocher une faiblesse; c'était une faute, et non pas un crime; madame Popot ne méritait pas la mort affreuse que lui donnait son époux.

Ce mari trop crédule eut des remords lorsqu'il vit son épouse étendue sur son lit de mort et sans mouvement; dans les accès de son désespoir il accusait Scobardin du crime qu'il se reprochait; on connut l'affreuse vérité. Le vicomte qui se trouvait encore là fit arrêter ce scélérat. Quant au mari il sortit de la chambre, monta au dernier étage de sa maison, se précipita sur la place

d'armes, se brisa le crâne sur le pavé, et expira sur le champ.

Au milieu de cette scène de douleur et de désolation, le vicomte conserva un peu de sang froid : il fit relever le cadavre du malheureux époux, confia la garde de la maison au cousin Brismiche, et, par ordre du préfet, fit conduire le jésuite en prison ; ensuite il se rendit à la préfecture chez le baron B... Dès qu'il le vit, il s'écria : Elle n'est plus. Son fidèle secrétaire lui remit la lettre ; il la lut, la baigna de ses larmes, et fut accablé de la douleur la plus profonde. Mais lorsqu'il apprit la vérité, ce qui avait causé la mort de son amie, le crime du jésuite et du

mari, il s'écria avec fureur : — Les scélérats ils mériteraient le supplice le plus affreux.

Le vicomte lui annonça que le mari s'était déjà fait justice et qu'il venait d'expirer en se précipitant du haut de sa maison sur le pavé de la place d'armes, où il était mort.

— Le monstre ! s'écria le préfet ; cette fin est trop douce pour lui. Et le jésuite ?

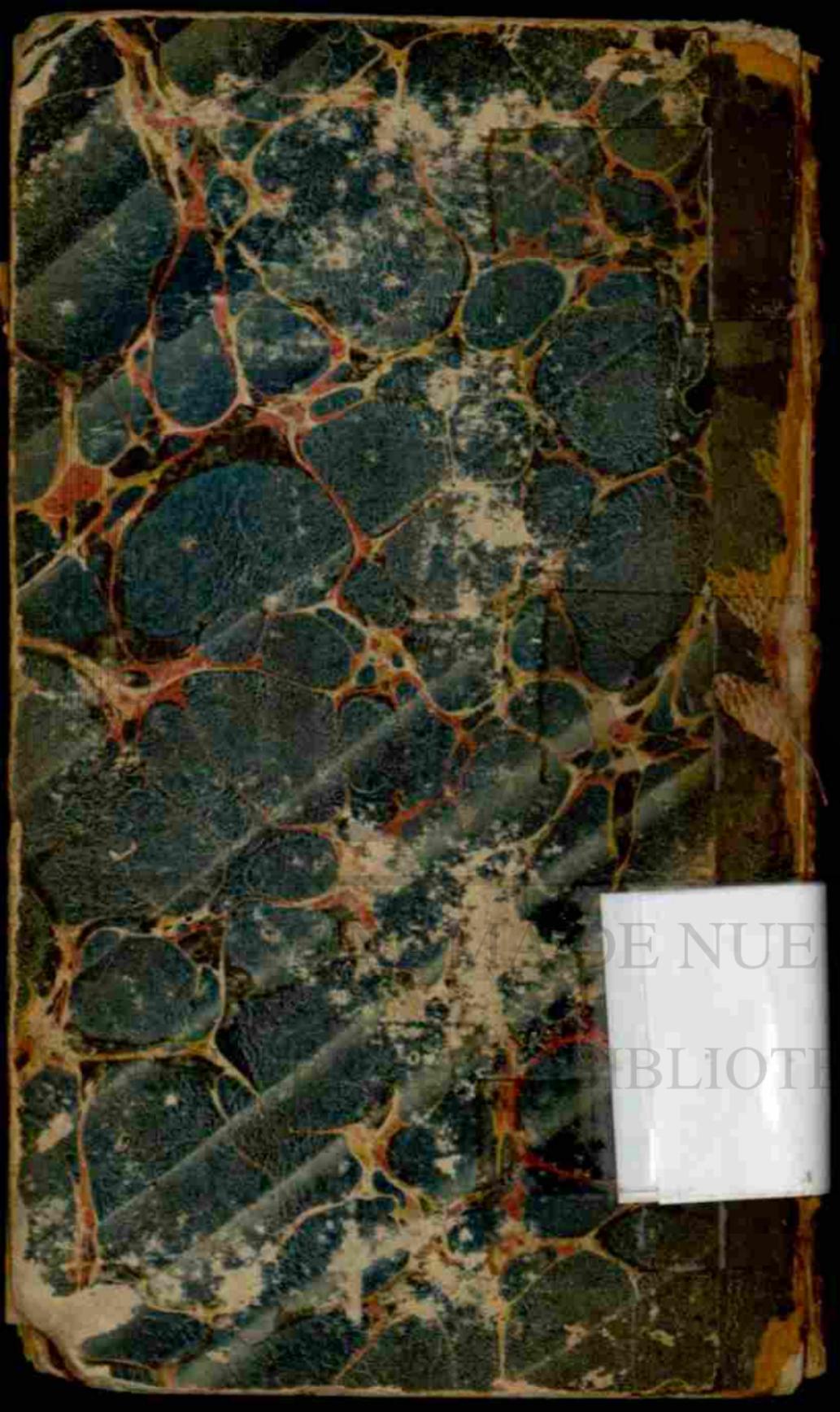
— Il est en prison, répondit le vicomte.

Le baron, en regardant la lettre de madame Popot, s'écria : — Infortunée ! tu m'avais demandé la grâce de ton persécuteur, je te l'avais accordée. Si j'eusse suivi ma volonté,

tu vivrais encore ! Exécrable Scobardin , tu mériterais de mourir dans les plus cruels tourmens. Comme c'était un ex-jésuite et qu'il y a tout à craindre avec ces hommes détestables, il ne voulut point donner de publicité à ces malheureux événemens ; il subit son juste châtement dans les prisons de Versailles. Monsieur et madame Popot furent enterrés, mais sans aucune pompe. Le baron fit élever un monument à sa malheureuse amie ; il allait souvent y pleurer : il ne put jamais se consoler de la perte de cette femme adorée. Son souvenir le suivait partout. Il l'avait fait mouler en plâtre, et son buste était dans un cabinet où il

s'enfermait des heures entières pour se livrer à ses regrets. Le nom de son amie errait sans cesse sur ses lèvres, et, lorsqu'il le prononçait, des larmes s'échappaient de ses yeux.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



DE NUE
BLIOTE